

Octave

LA REVUE QUI PENSE AUTREMENT
TOME 5 – JUIN 2024

PERFORMANCE
DURABLE
La grande bascule

PROJECTIONS
Quand la durabilité arrive en ville

LIBERTÉ(S)
A-t-on besoin d'injonctions
pour agir ?

Avant - propos



M

ais quel culot ! Faire un numéro consacré à la durabilité, quand je ne suis fait que d'encre et de papier. Oui, à première vue, l'idée d'une publication imprimee

dans une ère dominée par le numérique peut sembler paradoxale, voire saugrenue. Et pourtant, l'utilisation du papier peut être une option plus respectueuse de l'environnement contrairement aux idées reçues, celles mêmes que j'aime tant combattre. En effet, des études montrent que la lecture sur papier consomme moins d'énergie, à condition que le temps de lecture dépasse douze minutes.

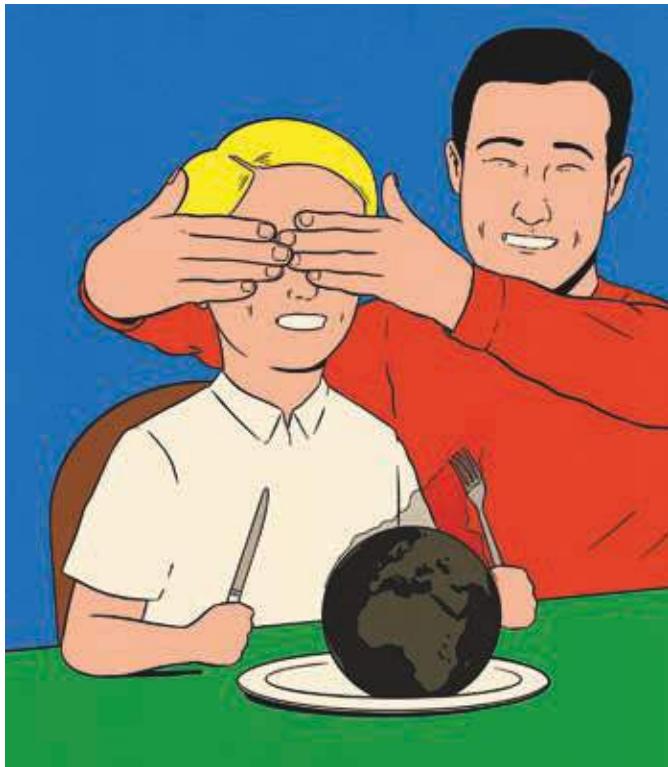
Ce seuil est crucial : il reflète le point de bascule où

l'énergie dépensée pour produire et lire une copie papier devient inférieure à celle consommée par les appareils électroniques au cours de la même période de lecture. Aujourd'hui, les papiers sont certifiés, les encres, respectueuses de la planète. Alors, chères lectrices et chers lecteurs, donnez-moi raison et passons au moins un quart d'heure ensemble à nous questionner sur cette notion de durabilité qui bouleverse notre quotidien, et qui façonne déjà nos lendemains. Je vous propose cinquante-six pages pour réfléchir à ce que contient ce mot « durable » et pour l'apprivoiser dans son entièreté, et dans sa vivance comme on l'exprimerait en sophrologie. Bien nommer les choses, c'est déjà ajouter au bonheur du monde ! Bonne lecture de ce 5^e tome. ◆

Octave

« Tout à coup, le temps et l'espace étaient comme suspendus. Plus de gravité, Newton n'a peut-être rien découvert. »

Voici la citation qui a inspiré l'illustrateur lyonnais Simon Bailly lorsqu'il a signé la couverture de ce nouveau numéro. Sorti en 2015 de l'ESAL (École Supérieure d'Art de Lorraine), Simon propose un style graphique original et sa vision onirique du monde qui séduisent aussi bien de nombreuses marques que la presse française et internationale. Il a réalisé les illustrations de la nouvelle exposition permanente de la Cité des Sciences et de l'Industrie « Urgence Climatique ».



Tribune 06
« Serons-nous de bons ancêtres ? »
de Jean Viard

Hozirons durables 10

La durabilité, une riche (et ancienne) idée 12

Déjouer l'obsolescence 14

« La durabilité n'est pas synonyme d'anti-performance. »

Échanges entre Nicolas Gomart, directeur général du Groupe Matmut et Stéphanie Boutin, membre du Comex en charge des directions RSE et communication 15

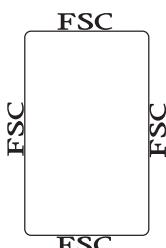
PAUSE CAFÉ

Dans l'œil de Livio 18

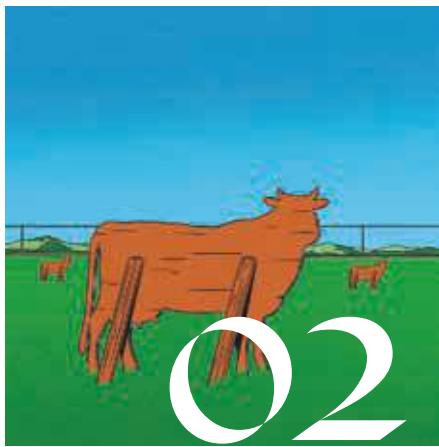
Faut-il nécessairement comprendre pour agir ?

Réponses avec
Laurence Tuyé-Lanet, thérapeute et master-coach 19

OCTAVE N° 5 • La revue interne éditée par la Matmut – 66 rue de Sotteville 76000 ROUEN • DIRECTEUR DE LA PUBLICATION : Nicolas Gomart • DIRECTRICE DE LA RÉDACTION : Stéphanie Boutin • RÉDACTRICE EN CHEF : Mathilde Roy-Dhalluin • CONSEIL ÉDITORIAL : Agence Bergamote • CONTRIBUTEUR·TRICE·S : Sophie C-L, Hélène B, Mallory L, Benjamin L, Sarah D, Stéphanie E, Capucine J, Guillaume E, Leslie A, Chloé M. • ILLUSTRATIONS : Simon Baily, Myriam Gabrielle (portraits), Livio Bernardo • CRÉDITS PHOTO : David Morganti, Alban Pernet • CRÉATION ET MISE EN PAGE : Agence Bergamote - contact@agencebergamote.com



SOMMAIRE



Projections 20

La grande bascule de la performance durable

Entretien avec Stéphane Canonne, professeur spécialisé en finance durable à l'EDHEC Business School 22

Quand la durabilité arrive en ville

Échanges avec Guillaume Hébert, associé fondateur d'Une fabrique dans la ville 24

Joies partagées

Qu'est-ce qui nous rassemble ? 27

Temps présent

Chronique au bistrot 29



Et maintenant, qu'allons-nous faire ? 30

A-t-on besoin d'injonctions pour changer nos comportements ?

Points de vue de Sonia Cherifi, juriste, et de Joran Farnier, psychologue 32

Les nudges

De petits aménagements pour de grands changements 34

Quand durable rime avec prévention 35

La finance verte, un oxymore ?

Le point de vue de Léovic Lecluze, directeur des investissements de la Matmut 37

Pourquoi mesurer pour faire évoluer la société ? 38

La CSRD en 4 questions 39

Acheter ou ne pas acheter, c'est toute la question 41



Les raisons d'agir 42

Quitte à être une goutte d'eau,

autant être celle qui fait déborder le vase

Billet d'Hélène Binet de l'association Makesense 45

« *Un petit pas pour l'Homme, un grand pas pour l'Humanité ?* » 47

L'exemple d'Opinel 50

Nos efforts individuels pèsent-ils dans la balance ?

Témoignages 51

À picorer 54

SERONS -NOUS DE BONS ANCÊTRES ?



JEAN VIARD

Sociologue

Jean Viard est docteur en sociologie et conférencier, ses domaines de spécialisation sont les temps sociaux (vacances, 35h), mais aussi l'espace (aménagement, questions agricoles) et la politique. Il réalise aussi du conseil aux entreprises et aux collectivités territoriales.

est une aventure passionnante qui s'ouvre devant nous, parce qu'il y a à inventer de nouveaux modes de vie, à inventer de nouvelles technologies. Il y a à modifier nos rapports avec l'agriculture, avec la nature. Il nous faut penser le monde à partir du futur. Si nous le pensons à partir du passé, nous ne nous en sortirons pas. Non, il nous faut le penser à partir du vivant, de nos expériences. Faire rentrer l'industrie en son sein et non plus tâcher de dominer ce vivant. Si nous choisissons ce prisme, je dirais qu'aujourd'hui est l'époque du grand tournant.

Depuis la révolution industrielle du xix^e siècle, nous avons complètement transformé le monde et nos vies. Nous avons gagné environ 50 % d'espérance de vie par des systèmes de dominations sur la nature et l'Homme. Cette société de domination a permis notamment d'être totalement interconnectés, et en même temps, elle nous a fait franchir la ligne rouge du rapport entre ce que la planète peut supporter et l'humanité.

Mais il faut bien voir toute l'ambivalence de ce sujet, c'est-à-dire ce résultat inoui dans l'histoire humaine puisque la même augmentation de l'espérance de vie avait été constatée sur les 2 000 ans précédents. Et à la fois, nous n'avions pas pris conscience d'être devenus des prédateurs de la nature qui nous environne et que nous transformons. Ainsi sont survenues des révoltes (coloniales, écologiques, féministes...) contre ces types de domination qui nous font passer dans une autre époque. Aujourd'hui, nous sommes en train de prendre une bifurcation, ce qui est très difficile dans nos sociétés tant à comprendre qu'à négocier. C'est pourquoi, au cœur de ce tournant civilisationnel, nous voyons bien comment nos sociétés hésitent.

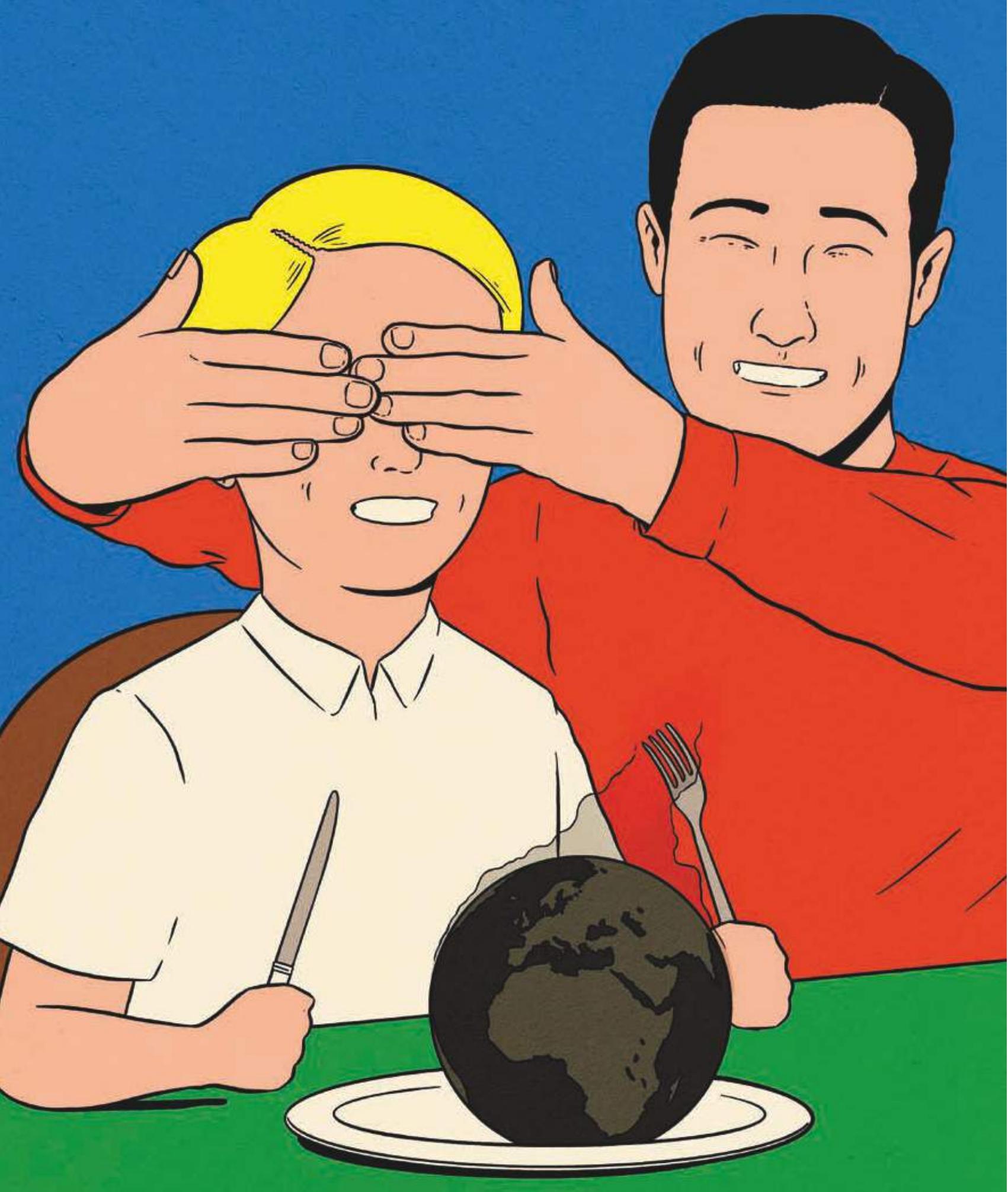
Si nous continuons tout droit, il n'y aura rien qu'une catastrophe, ce qui nous oblige à nous orienter vers un autre modèle à toute vitesse, avec inévitablement des forces qui nous tirent vers l'arrière. Mais de l'autre côté, nous voyons apparaître des espaces, des projets de sociétés réorganisées dans leur rapport avec la nature.

Nous savons désormais que c'est un combat absolument épouvantable, qu'il va y avoir des victimes, et que peut-être après, nous arriverons à quelque chose d'à nouveau vivable. Mais ce dont nous ne sommes pas certains c'est du passage vers ce nouveau vivable, à part son extrême violence. Face à cette incertitude, le statu quo est une option plus confortable, faire appel au passé, s'appuyer sur tout ce que l'on maîtrise déjà. À l'échelle de nos vies ça pourrait être suffisant, au sens où notre espérance de vie fait que, même si ça se réchauffe un peu pour des gens qui vivront 70 ou 80 ans, ce n'est pas absolument invivable. Donc on peut faire le hérisson, se recroqueviller sur son bâton et passer outre. Pourtant, il y a bel et bien la bifurcation.

Comme pendant la Renaissance qui est l'un des grands moments où l'Humanité a profondément changé. La Renaissance est une rupture, et ceux qui l'ont vécue au présent ont eu l'impression d'un monde qui s'effondre. Ce sont les gens des époques suivantes qui ont vu cette période comme une renaissance. C'est donc une idée venue après. Si on regarde les choses dans cent ou deux cents ans, on dira d'aujourd'hui que c'est la troisième grande rupture de l'histoire de l'humanité. Celle qui nous a amené un nouveau rapport avec la planète. Si nous nous mettons à ce niveau-là, nous sommes dans un moment plutôt positif, quand bien même les vivants d'aujourd'hui le vivent comme une tragédie.

Ne soyons pas dans la naïveté. L'idée que la mutation peut se passer de manière harmonieuse pour tout le monde me semble absolument impensable. Il y aura des catastrophes. Nous avons déchaîné la nature, et la remettre en état d'équilibre va être extrêmement difficile mais c'est faisable, et ce sera alors une nouvelle civilisation parce que nous aurons modifié à la fois l'individu dans son fonctionnement, ses réseaux et son objectif. En effet, notre objectif n'est et ne sera plus le progrès. Non plus progresser mais s'adapter





Il est essentiel de réaliser que l'humanité coalisée est une force absolument incroyable.

la pensée. L'une des grandes difficultés, c'est qu'on ne sait pas si on va y arriver, donc il y aura des gens qui vous diront que c'est même plus la peine d'essayer. Que c'est déjà perdu, autant profiter de la vie avant le déluge. Et puis il y en aura qui vous diront « On ne fait rien, il faut mettre le feu partout pour que ça aille plus vite ». Or, moi, je fais partie de ceux qui pensent que c'est parce que ça change très vite qu'il faut savoir faire des compromis. Justement, face à des changements d'une telle ampleur, il faut savoir rassurer le plus grand nombre par des logiques de concession communes, ne pas heurter trop vivement une partie de la population au risque de la perdre en chemin, mais, au contraire, entendre, comprendre, rassembler et unir. La lutte contre la pandémie Covid est une bonne inspiration pour aborder cette bifurcation, parce qu'avant celle-ci, jamais cinq milliards d'êtres humains n'avaient mené le même combat en même temps. Cette lutte inédite nous ouvre la porte du futur parce que c'est le début d'un combat qui sera similaire. Si l'on considère que c'est la première étape, on peut dire que ça a préparé l'humanité à des combats planétaires, au-delà des guerres de proximité, au-delà des idéologies.

Ainsi, il est essentiel de réaliser que l'humanité coalisée est une force absolument incroyable. Et c'est cette force incroyable à laquelle il nous faut faire confiance. Les bons ancêtres seront ceux qui essaient de donner confiance. Et les mauvais ancêtres, à contrario, ceux qui disent qu'il n'y a plus rien à faire et qui ainsi détruisent tous les efforts de ceux qui agissent. Car c'est cela qui est dangereux en ce moment, d'une part ceux qui ne veulent rien faire et d'autre part ceux qui ne voient pas ce qu'il se passe. Ils ne voient pas ce qu'il se passe dans les entreprises, ils ne voient pas l'innovation, ils ne voient pas toute la transformation du modèle industriel et ils ne voient pas les investissements que nous faisons, par exemple en suivant en partie les recommandations du Giec¹. C'est d'ailleurs particulièrement extraordinaire le Giec, ces milliers de scientifiques qui se sont mis en réseau pour prendre la parole publique légitime et déterminer un projet. Construire le projet. C'est absolument fascinant, mais après, comment faisons-nous de ce projet construit par des gens qui, en réseau, sont compétents, un projet partagé par les populations ? Ce serait facile de donner le pouvoir aux gens du Giec, mais ce n'est pas la science qui dirige la société, c'est le désir. Les bons ancêtres seront ceux qui parviendront à construire le désir de vivre de l'humanité et qui continueront à le poursuivre, toujours.

à une nature qui nous a échappé. C'est alors un objectif subi qui rend le virage à prendre bien plus compliqué car l'être humain ne désire pas un objectif qu'il subit. Comment alors créer de l'inspiration pour ce type de société ? Et c'est précisément là l'enjeu, comment écrire un récit positif de cette épopée à venir pour qu'elle soit désirable par le plus grand nombre ? Pour que, tout en sachant que c'est risqué, nous n'ayons pas peur de mener de front ce combat parce que c'est bien de cela qu'il s'agit.

On ne gagne que si l'on croit que l'on va gagner, si on se le raconte ainsi. Il ne suffit pas de répéter : « On va gagner, on va gagner », en sautant sur nos chaises comme des cabris. Il faut au contraire s'appuyer sur quelque chose de solide, sur la science, sur

¹ Groupe d'experts intergouvernemental sur l'évolution du climat.

HORIZONS DURABLES

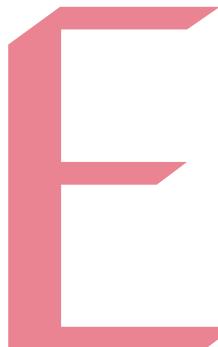


Comment durer dans une époque incertaine ? Comment envisager de nouveaux horizons quand on se sent empêtré dans la morosité ? Pour répondre à ces questions, encore faut-il prendre le temps de poser nos inquiétudes. De déjouer les idées et tendances communes qui nous tirent invariablement vers le verre à moitié vide. Percevoir le monde dans ses nuances et déconstruire des idées parfois très partagées peuvent nous amener à une réflexion essentielle afin de mieux appréhender le changement que nous vivons.

La durabilité, une riche et ancienne



Sur toutes les lèvres aujourd'hui, la notion de durabilité trouve en réalité ses racines dans un lointain passé. **Reste qu'elle est devenue, avec la crise climatique, plus actuelle et impérative que jamais.**



Il est l'un des grands incontournables du champ lexical contemporain, ponctuant désormais toutes les dimensions de nos vies. Portée par l'urgence climatique, elle s'affiche amplement : consommation durable, finance durable, mobilité durable, entreprise durable, et même sport ou santé durables... L'idée de durabilité, car c'est bien d'elle que l'on parle, ne nous a jamais semblé aussi actuelle.

Mais est-elle pour autant si nouvelle ? Pas vraiment, nous confie l'Histoire. Car l'humain n'a pas attendu le XXI^e siècle pour se soucier de la pérennité de son futur. La durabilité puise ainsi ses racines dans un passé lointain. L'Académie française situe d'ailleurs sa première définition au XIII^e siècle. Emprunté du bas latin *durabilitas*, le terme désigne « *la qualité de ce qui résiste aux agents d'altération ou de destruction ; le temps pendant lequel cette qualité se maintient* ».

Quant à l'idée, plus large, de répondre aux besoins du présent sans compromettre le futur des générations suivantes, elle trouve sa genèse à la même époque. Sa première trace en Occident, estiment les chercheurs, réside dans un texte demeuré célèbre : l'ordonnance de Brunoy, édictée en 1346 par le roi Philippe VI de Valois. Le but est alors de soigner les ressources forestières pour mieux préserver l'avenir. Le vocable diffère, certes, mais il préfigure un autre terme employé aujourd'hui dans le même sens que la durabilité : la soutenabilité.

Le mot lui-même sera formalisé, dans son acceptation contemporaine, au XVIII^e siècle, par le notable Hans Carl Carlowitz. Considéré comme le père de la sylviculture¹ raisonnée, il prône dans un ouvrage de 1713 une gestion « durable » de la forêt.

La durabilité puise ainsi ses racines dans un passé lointain.

Puis vient le XX^e siècle, et sa course folle, économique, technologique et productiviste. La belle idée de durabilité, prise de vitesse par la société de consommation et la croissance à tout prix, disparaît des radars... Jusqu'aux prémisses de la crise climatique, quand l'humanité réalise que le monde qu'elle est en train de bâtir ne pourra justement pas durer. C'est l'émergence, à partir des années 1980, d'une nouvelle formule : le développement durable. Le concept se forge en 1987 dans un texte de la Commission mondiale sur l'environnement et le développement (CMED), baptisé « rapport Brundtland ». Le développement durable ? « *Il répond aux besoins du présent sans compromettre la capacité des générations futures de répondre aux leurs.* » En 1992, le Sommet de la Terre à Rio de Janeiro complète cette définition, lui attribuant trois piliers : économique, écologique et social.

Reste que trente ans de « développement durable » n'ont pas enrayé la crise, et le terme perd progressivement de sa crédibilité. D'aucuns, de plus en plus nombreux, y voient en effet un oxymore : le développement, fondé sur une pression sur les ressources, n'aurait rien de durable. De quoi justifier l'avènement récent d'un autre concept, celui de « transition », et le retour à ce mot qui, décidément, a encore de beaux jours devant lui : la durabilité. ◀

¹ Activité d'entretien des forêts en vue de leur exploitation commerciale.

DÉJOUER L'OBSOLESCENCE

Elles forment, à elles deux, un binôme aussi contradictoire qu'inévitable. À la durabilité, qualité rare et recherchée, répond ainsi cette notion sœur, qui témoigne elle aussi du temps qui passe : l'obsolescence. Car tout ne dure pas, et ceci n'est pas forcément une mauvaise chose... L'obsolescence, mot dérivé du latin *obsolescere* (« tomber en désuétude, sortir de l'usage »), désigne la « dépréciation d'un matériel ou d'un équipement avant son usure matérielle ». Ou quand ce qui fonctionne encore nous semble soudain périmé, inutile.

Cette perte de valeur n'est pas le fruit du hasard. Elle est le résultat logique d'un processus dont l'humanité est la grande spécialiste : le progrès technique. L'obsolescence accompagne ainsi nos modes de vie depuis la nuit des temps, à mesure que se sophisquent nos outils. C'est la calèche remisée au garage par l'automobile ; le télégramme ringardisé par le téléphone ; ou l'encyclopédie papier expédiée au grenier par Wikipédia. Par extension, l'obsolescence désigne aussi, aujourd'hui, tous ces objets dont la durée de vie pourrait être prolongée, mais qu'on préfère remplacer. En France, par exemple, on estime que 40 millions de biens tombent en panne chaque année sans être réparés. Les raisons sont variables : soit la réparation est impossible (la pièce n'existe plus, ou le savoir-faire s'est perdu) ; soit elle coûte plus cher qu'un réachat pur et simple ; soit encore l'usager n'est pas informé des solutions de dépannage. L'obsolescence n'étant pas forcément une fatalité, les stratégies ont toujours été nombreuses pour la déjouer. Celles-ci reviennent d'ailleurs au goût du jour : les ressourceries se multiplient, la seconde main explose, la réparation redevient désirable (et collective, comme au sein des repair cafés).

De quoi rendre, quand c'est possible, l'obsolescence... obsolète. ◀

Quand retarder l'obsolescence est un art de vivre...

Certaines cultures s'appliquent, de longue date, à valoriser la durabilité ; jusqu'à l'élever, parfois, au rang de principe philosophique et spirituel. Ainsi de la civilisation japonaise, et du concept, pluricentenaire, de wabi-sabi. Puisant ses racines dans le taoïsme et le bouddhisme zen, le wabi-sabi souligne ainsi que l'effet du temps sur les objets produit de la beauté, que l'usure est pleine de qualités esthétiques. En accueillant le passage du temps sur notre environnement matériel, c'est bel et bien un art de vivre tourné vers la simplicité, la modestie et la sobriété qu'il prône. En résulte un soin absolu accordé aux objets, et un regard singulier sur leur nécessaire réparation : celle-ci devient alors un art. Comme le Kaketsugi, cette technique de couture japonaise qui consiste à raccommoder un vêtement de façon invisible, en exploitant le surplus de tissu disponible sur le vêtement lui-même (à l'intérieur d'une veste, par exemple). Ou le très poétique Kintsugi : l'art de réparer la vaisselle brisée en soulignant les anciennes cassures à la poudre d'or...





NICOLAS GOMART

Directeur général du Groupe Matmut

STÉPHANIE BOUTIN

Membre du Comex du Groupe Matmut en charge
des directions RSE et communication

« La durabilité ? UN NOUVEAU MODÈLE INCLUSIF DE PERFORMANCE »

Nouvelle boussole de l'engagement sociétal mais aussi levier de performance, la durabilité est désormais une opportunité pour les entreprises et un incontournable dans leur stratégie. Comment, dès lors, l'activer intelligemment pour l'inscrire dans l'avenir du modèle mutualiste ? Octave a posé la question à Nicolas Gomart, directeur général du Groupe Matmut, et Stéphanie Boutin, membre du Comex en charge des directions RSE et communication.



En quoi la durabilité intéresse-t-elle particulièrement un groupe comme la Matmut ?

Nicolas Gomart : La réponse se trouve dans l'essence même de notre activité. Du fait de notre métier d'assureur, nous sommes en première ligne des grands événements contemporains ; en l'occurrence, ici, la crise climatique. La durabilité, pour la Matmut, est donc une inclination naturelle. Elle exige de mesurer nos propres impacts et ceux de nos assurés, afin de continuer à les accompagner face aux conséquences du réchauffement climatique.

Stéphanie Boutin : J'ajouterais que cet engagement infuse d'ores et déjà le quotidien de la Matmut. Pour chaque projet d'ampleur, désormais, nous nous posons ces questions *Agit-il pour la durabilité ? Quel est son score en la matière ?* Cela permet de faire des choix solides à moindre impact sociétal ou écologique.

N.G. : C'est d'ailleurs pour cette raison que j'ai voulu que 100 % des collaborateurs soient sensibilisés aux impacts du dérèglement climatique. Et d'ailleurs 100 % des managers seront également formés à la Fresque du climat. Nous devons toutes et tous être équipés pour agir !

« La durabilité ne doit plus être pensée comme un simple enjeu d'image, mais comme une partie constitutive de la performance. »

Durabiliser le futur d'une entreprise implique des évolutions de méthode, des contraintes nouvelles, des investissements. Comment les gérer ?

S.B. : En rappelant, d'abord, que durabilité n'est pas synonyme d'antiperformance. Le but est de performer plus durablement, en s'appuyant sur un modèle équilibré. Plus qu'une contrainte, la durabilité est une opportunité, celle d'opérer la transformation de l'entreprise et du métier assurantiel, pour en assurer l'avenir et la pérennité.

N.G. : Opposer sens et performance serait effectivement une erreur. Ces deux ambitions se nourrissent l'une l'autre. La durabilité ne doit pas être pensée comme un simple enjeu d'image, mais comme une partie constitutive de la performance. Cette ambition fonde ainsi l'approche de notre nouveau plan stratégique. L'objectif est d'accélérer le développement rentable de la Matmut en intégrant la durabilité dans tous nos métiers.

L'enjeu n'est pas uniquement interne... Comment diffuser plus largement cette posture stratégique ?

N.G. : En effet, le mouvement doit être général. L'un des leviers identifiés est celui de la prévention. Elle est fondamentale pour enracer une trajectoire durable. Le sujet est de responsabiliser tout le monde, assureurs, collectivités locales et assurés eux-mêmes. À nous de mobiliser très concrètement nos concitoyens. Les inciter à faire des travaux de prévention, avec une aide financière, va notamment dans la bonne direction. Le défi est de convaincre les assurés qu'ils ont eux-mêmes leur part à prendre. Car les historiques sont formels, la prévention fait chuter l'intensité des conséquences des sinistres climatiques.

De quoi susciter, on l'imagine, de nouveaux défis de communication. Quel rôle cette dernière peut-elle jouer ?

S.B. : Un rôle clé ! Et exigeant, car à l'ère de la durabilité, la communication responsable se veut une démarche d'humilité, de coconstruction et de long terme. D'abord, chaque acte de communication ou événementiel est pensé de manière à réduire notre impact environnemental. Et puis il y a ce qui relève de l'activation de la marque. Le grand changement porte ici sur notre rôle de prescripteur, avec la question centrale « comment mettre en avant nos valeurs de façon adéquate ? » Côté défis, il y a notamment à surmonter les contradictions entre les convictions exprimées par le citoyen, et les intérêts et envies ressentis par le sociétaire ou le prospect. Ces tensions, à l'œuvre chez chacun de nous, créent des injonctions contradictoires qui pèsent sur les organisations.

mentaux et sociaux sur leur activité économique – la matérialité financière – mais aussi l'impact de leurs activités sur l'environnement et la société – autrement appelé la matérialité d'impact. La relation des entreprises à la société sera ainsi moins autocentré – *quels sont mes risques ? mes leviers de rentabilité ?* –, et davantage tournée vers la réciprocité – *quel impact ai-je sur le monde ?* Ce référentiel inédit annonce, selon moi, l'avènement d'un nouveau modèle inclusif de performance.

S.B. : On assiste à la réconciliation de mondes qui ne se parlaient pas. Demain, chaque entreprise, cotée ou non, pourra être jugée à l'aune de ses performances économiques et financières, mais aussi de sa durabilité et de son impact sur l'environnement, la société, l'humain. Ce n'est pas rien. C'est le début d'un nouveau capitalisme dont il faudrait trouver le nom !

¹ Voir notre article sur la CSRD expliquée en 4 points page 39.

« C'est le début d'un nouveau capitalisme dont il faudrait trouver le nom ! »

Pour favoriser le développement durable des entreprises, la directive européenne « CSRD »¹ fixe de nouvelles normes et obligations de reporting extra-financier depuis le 1^{er} janvier 2024. Quel regard portez-vous sur ce changement ?

N.G. : La directive CSRD va certes demander des efforts d'adaptation, mais elle n'est pas sans intérêts. Sa première force est de créer un langage commun en matière de durabilité, et de rendre lisibles des informations qualitatives jusqu'alors présentées de façon éparses. En explicitant les efforts réels au-delà des discours, elle sera un puissant outil contre le *greenwashing*. Surtout, elle a vocation à devenir un instrument de pilotage stratégique. Son concept de « double matérialité » pousse les entreprises à étudier non seulement l'impact des changements environne-



PAUSE CAFÉ

Dans l'œil de Livio

Livio Bernardo a créé le compte « Livio et la vie moderne » sur Instagram, en 2017. Depuis, il y publie des saynètes du quotidien qu'il dépeint avec cynisme et tendresse.



Retrouvez l'humour de Livio Bernardo sur son compte Instagram @livioetlaviemoderne

Faut-il nécessairement comprendre pour agir ?

Intuitivement, l'idée d'agir implique information et compréhension au préalable. Ce n'est pourtant pas le cas en toutes circonstances. Témoins, les périodes de transformation en urgence qui nécessitent une participation active de chacun, parfois sans explications.

Éléments de réponses avec la thérapeute et master-coach Laurence Tuyé-Lanet.

Pourquoi cherche-t-on à comprendre pour agir ?

L'humain est un être d'habitude, il répète facilement des actions qu'il connaît. Mais la nouveauté, parce qu'elle draine une notion d'inconnu, crée de l'inquiétude. Pour court-circuiter ses craintes, l'humain observe l'écosystème dans lequel il doit agir avant de se mettre en action. Il cherche à entrer en maîtrise de son environnement. Mais dans certaines circonstances, on ne peut pas prendre le temps de passer par l'intellect.

Pouvons-nous donner un exemple ?

Imaginons que vous voyagez de nuit en car, vous vous êtes endormi. Le véhicule est à l'arrêt quand vous êtes soudain réveillé par le chauffeur qui demande à tous de sortir calmement. Vous allez sûrement vous demander pourquoi, mais la chose à faire sera de sortir et admettre que la personne en charge est responsable et de confiance. Que les réponses à vos questions viendront plus tard. Il s'agit bien sûr d'une situation extrême. Mais on voit bien dans cet exemple que nous devons parfois « poser l'intellect », renoncer à avoir une compréhension, une vue d'ensemble, et simplement entrer en action.



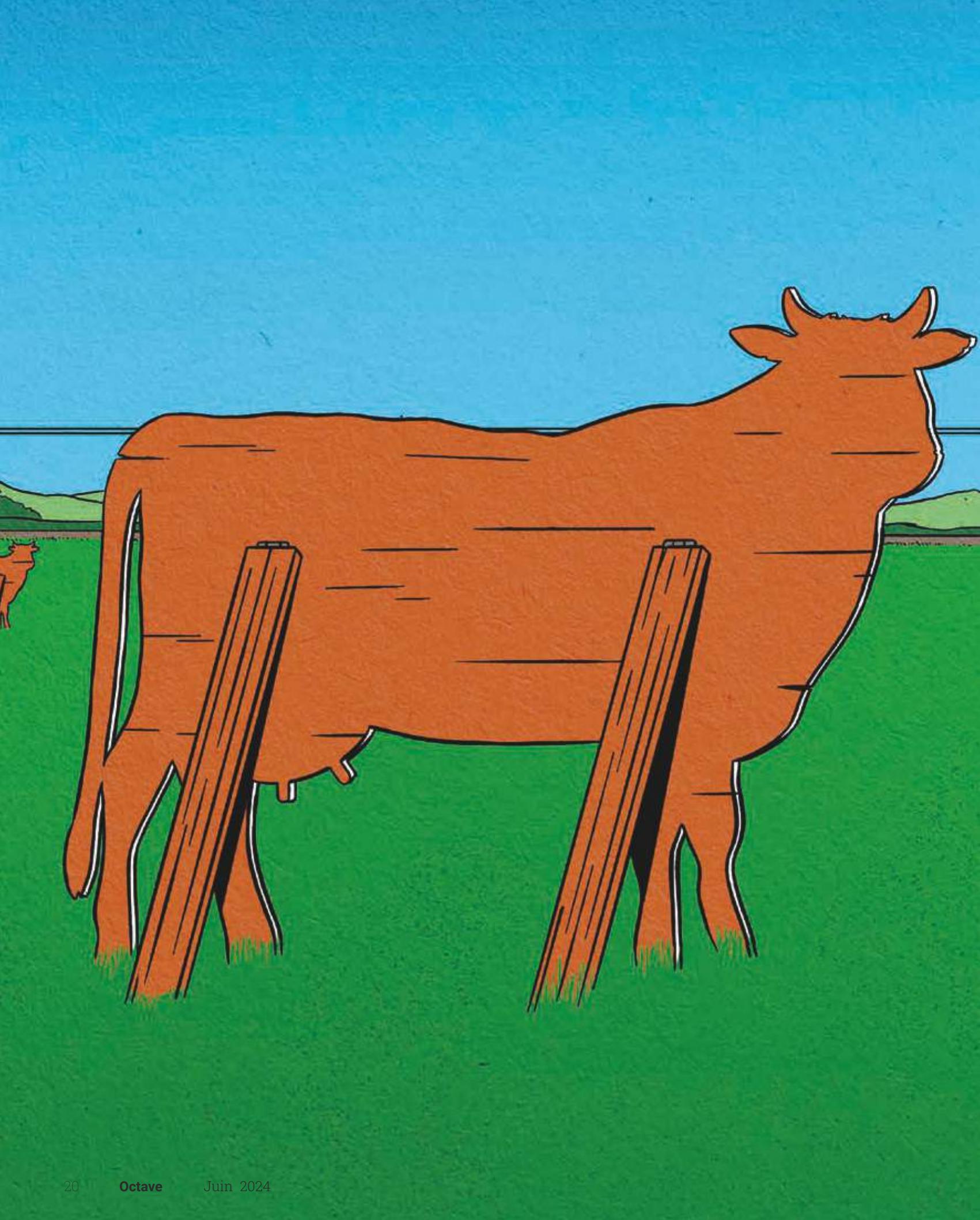
On constate que ces moments de changement sont propices à faire émerger des solutions inattendues et une forme de créativité.

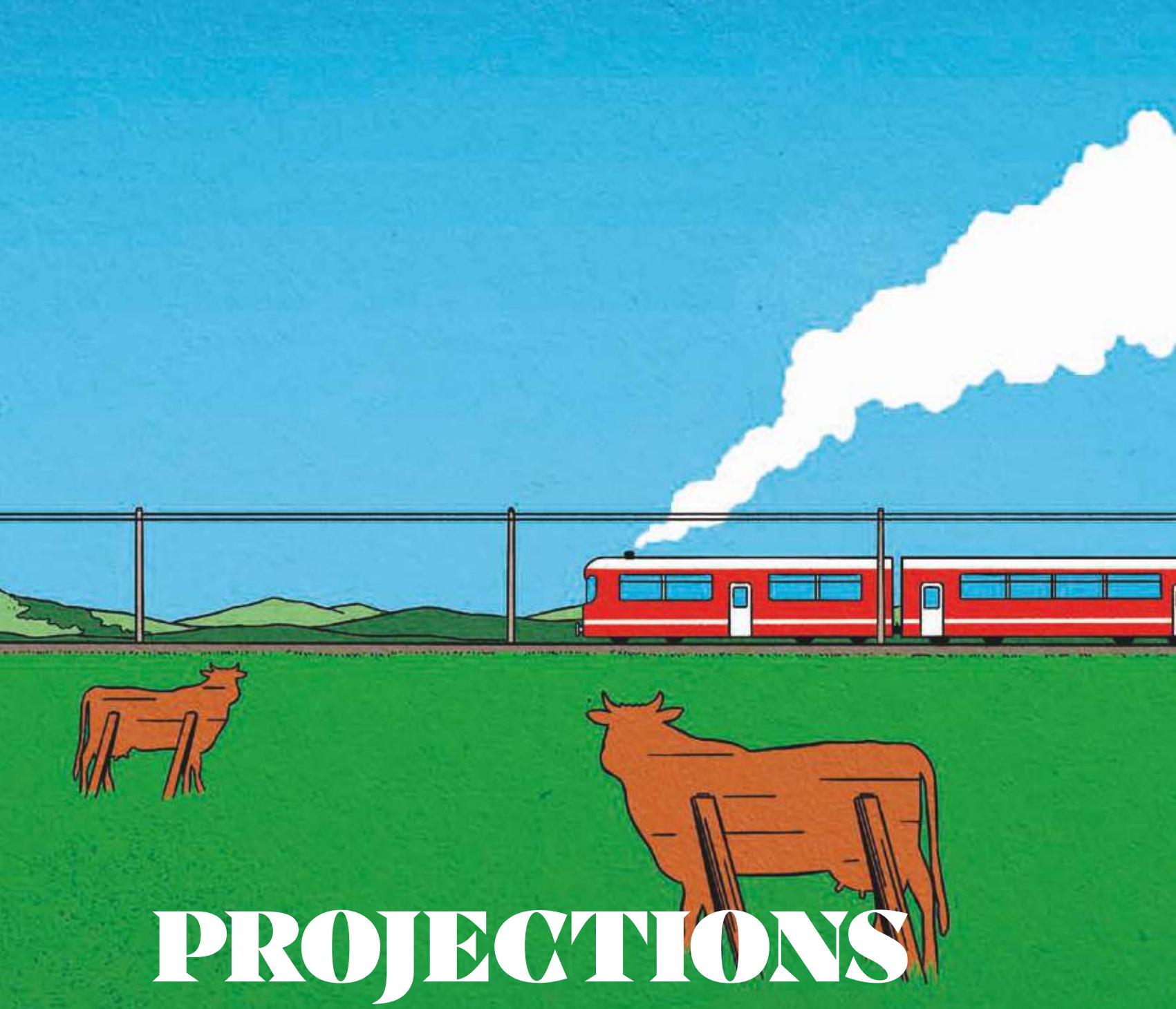
Chercher à comprendre avant d'agir répondrait donc à un besoin de sens...

Exactement. Les moments de changement brouillent les repères. On le voit dans nos vies personnelles, quand on poursuit des objectifs – l'achat d'une maison par exemple – et qu'un événement inattendu nous amène à réagir plutôt qu'à agir, on a alors tendance à perdre de vue la viabilité de nos objectifs premiers, le sens initial. Pour autant, on constate que ces moments de changement sont propices à faire émerger des solutions inattendues et une forme de créativité. Débarrassés du carcan de l'habitude, on va se permettre d'agir différemment. Si on reprend notre exemple du car, une personne qui ne serait pas de nature à prendre l'initiative dans un cadre habituel, pourrait, dans ces conditions inhabituelles, encourager les autres à suivre les consignes parce qu'elle est elle-même, dans ce moment particulier, très consciente de la nécessité de le faire.

Quelles clés envisagez-vous pour mieux appréhender ces périodes de changement ?

La notion de confiance est ici essentielle. En confiance avec son environnement, on sera plus enclin à se laisser guider sans explications, le cas échéant. Autre valeur importante : le collectif. En rappelant les valeurs communes, on prend appui sur un socle existant. On se souvient que la famille ou encore l'entreprise ont déjà traversé des périodes d'urgence. Que le fait de les avoir dépassées fait partie du socle commun. Le collectif a déjà eu l'occasion de trouver des solutions en pareilles circonstances. Il en est même probablement sorti plus fort. Se référer à cette culture partagée à partir de laquelle les décisions sont prises, c'est miser sur l'engagement de tous, sur le fait que chacun est indispensable. En l'absence d'explications, les valeurs du collectif sont là pour rappeler la capacité à agir individuellement et ensemble. ◀





PROJECTIONS

Inconfortable, la réflexion, voire la déconstruction de nos valeurs, a le mérite de rapidement faire place nette : nous prenons acte que nous sommes sur une planète en changement, nous comprenons que nous avons un rôle à saisir – nous sortons de l'inconfort pour devenir les acteurs d'une mutation nécessaire. Alors peuvent se poser des questions passionnantes visant à une reconstruction plus adaptée. Dans quel univers souhaitons-nous vivre ? Avec quelles valeurs voulons-nous nous engager ? Et, in fine, dans quel monde nous projetons-nous ?

La performance financière ne suffit plus à apprécier la performance d'une entreprise. Pour être pérenne, une organisation doit se soucier de ses parties prenantes, de la société et de son impact sur l'environnement. Un changement de paradigme qui conduit à de nombreux changements, selon

Stéphane Canonne, professeur spécialisé en finance durable au sein de l'EDHEC Business School.



LA GRANDE BASCULE DE LA PERFORMANCE DURABLE

Performer à tout prix, accroître son avantage concurrentiel sans prendre en compte l'humain et l'environnement. Une logique qui semble dépassée. L'évaluation de la performance globale des entreprises intègre de plus en plus des critères dits ESG¹ qui apprécient la manière de gérer les effets de l'activité sur l'environnement, la vie sociale et la gouvernance. Encore marginaux il y a une dizaine d'années, ces critères sont devenus incontournables et sont désormais utilisés par les investisseurs et les dirigeants pour assurer à leurs parties prenantes, aussi bien leurs fournisseurs, leurs clients et leurs salariés, qu'ils répondent aux normes communément admises et à une réglementation européenne – avec la directive CSRD (*Corporate Sustainability Reporting Directive*, voir page 39) – de plus en plus pressante.

Un changement de paradigme

Un objectif de création de la valeur partagée et durable pour l'ensemble des partenaires d'une entreprise et non plus seulement pour les

¹Environnement, Social et Gouvernance.

actionnaires, affiché en 2020, lors du Forum économique de Davos. « Les entreprises se situent dans un environnement socio-économique différent, même si ce changement évolue différemment selon les régions du monde dans lesquelles elles sont implantées. En France et en Europe, la logique est centrée sur l'environnement alors qu'aux États-Unis se développe une approche plus centrée sur la diversité et l'inclusion. Nous assistons néanmoins à un changement de paradigme, en passant d'une définition de la performance économique pour l'actionnariat à une évaluation qui tient compte des considérations environnementale et sociale pour une création de valeur partagée avec les différentes parties prenantes. Certaines entreprises entrent dans une démarche en intégrant ces critères dans leur stratégie et font évoluer leur business model », analyse Stéphane Canonne, spécialisé en « Sustainable Business Models » au sein de l'EDHEC. La notion de performance durable renvoie ainsi à la nécessité pour l'entreprise d'assurer une meilleure gestion économique, sociétale et environnementale, de la conception des produits à leur commercialisation, en passant par la fabrication. Cela peut, par exemple, déboucher sur la mise en place de nouveaux processus qui prennent en compte le respect de l'environnement, l'amélioration de son bilan carbone ou la mise à disposition de produits écoconçus, source d'amélioration de produits existants, ou l'utilisation de matières recyclées. L'innovation durable et cette valeur créée vont ainsi assurer la pérennité de l'entreprise.

Un défi organisationnel

Opter pour une telle stratégie reste un défi organisationnel dans la façon de mesurer l'impact de la performance généré aux niveaux social et environnemental. « Les bénéfices d'une telle démarche sont réels et restent un indicateur d'excellence des affaires. Il est toutefois certain que les entreprises, notamment les PME et les ETI, ne sont pas armées



STÉPHANE CANONNE

Professeur spécialisé en finance durable au sein de l'EDHEC Business School.

La notion de performance durable renvoie ainsi à la nécessité pour l'entreprise d'assurer une meilleure gestion économique, sociétale et environnementale, de la conception des produits à leur commercialisation, à leur commercialisation, en passant par la fabrication.

pour rentrer dans un formalisme de reporting et pour répondre aux normes imposées par la CSRD. Elles n'ont pas les équipes pour piloter la remontée des indicateurs, mesurer l'impact généré par les différentes activités de l'entreprise et déterminer les performances intrinsèques de leurs activités. Pour que la démarche fonctionne, il est essentiel de ne pas entrer dans une mécanique d'indicateurs mais d'apprécier ce qui est fait et de se servir de cette réglementation comme d'un outil d'amélioration continue », conclut Stéphane Canonne. ◀

QUAND LA DURABILITÉ ARRIVE EN VILLE

Le réchauffement climatique nous appelle à habiter la ville autrement. Y faire plus de place au vivant, troquer le béton pour des matériaux moins coûteux écologiquement, adapter l'habitat aux canicules...

Les leviers sont nombreux, et le changement est en marche.



GUILLAUME HÉBERT

Associé fondateur
d'Une Fabrique de la Ville



ne usine à Manchester isolée avec de la laine de mouton ; des logements sociaux à Copenhague composés à 69 % de matériaux récupérés ; un campus en Provence construit en bois, isolé avec du chanvre et couvert de toitures végétalisées... Depuis plusieurs années, et par-delà les frontières, les exemples se multiplient, indices qui ne trompent pas d'une révolution urbaine en marche. Un vent nouveau souffle bel et bien sur nos villes, charriant avec lui une heureuse promesse : celle d'habiter autrement, mieux et pour longtemps.

Si la ville durable, car c'est bien d'elle dont on parle, semble éclore sous nos yeux, la réflexion qui la guide ne date pas d'hier. « *On en trouve les prémisses dans les années 1930, à travers les préoccupations du mouvement moderne, notamment incarné par Le Corbusier*, rappelle



Le projet The Valley Amsterdam est à la fois une prouesse architecturale et un exemple parfait pour l'intégration d'éléments naturels dans l'environnement urbain.

Guillaume Hébert, associé fondateur d'Une Fabrique de la Ville, et coauteur du livre *Plus loin, Plus proche - Planifier une ville durable et solidaire*¹. Il est alors question d'une architecture plus flexible, de transformer la ville et d'habiter un paysage plus dégagé pour favoriser la circulation de l'air et le bien-être. »

C'est finalement à partir des années 1970 que le concept de « ville durable » émerge, pour s'imposer dans les décennies suivantes. Architectes et urbanistes vont alors intégrer, progressivement, de nouveaux enjeux. « Dans les années 1990-2000, les thématiques étaient principalement celles de la gestion de l'eau et de l'énergie. Au début des années 2000 apparaissent les premiers écoquartiers. Les enjeux du climat et de l'impact carbone des projets sont, quant à eux, plus récents. »

¹ La Découverte, 2023.

Ils sont désormais omniprésents. La multiplication des épisodes climatiques extrêmes, vagues de chaleur et pluies battantes, combinée à l'impératif de réduction des émissions de gaz à effet de serre (GES) mettent sous pression les cités contemporaines. Au point, comme l'osent certains, d'annoncer leur disparition ? Pas vraiment, estime notre spécialiste : « Vivre en ville a encore une pertinence. Mais si elle veut continuer à être habitable, il faut la faire évoluer et laisser plus de place à la nature en son sein ». Et ce pour au moins deux raisons : « C'est une demande des citoyens, qui veulent plus d'espaces extérieurs, de végétation, un air plus sain; et une nécessité pour limiter les îlots de chaleur et rafraîchir l'espace urbain. »

L'avènement de la ville durable passe donc par sa renaturation. Celle-ci doit être profonde... « Le futur, ce n'est pas une ville high-tech saupoudrée de vert sur les façades et les toits, prévient Guillaume Hébert. C'est au contraire un territoire accueillant pour le vivant, avec des sols perméables, un cycle de l'eau retrouvé, et une végétation abondante. » De fait, le mouvement est en marche. Miniforêts urbaines, retour du maraîchage en bordure de ville, végétalisation des cours d'écoles, débitumisation des voiries... Les municipalités commencent à activer les nombreux leviers disponibles. Les bâtisseurs, eux aussi, sont en première ligne. L'enjeu exige d'eux une frugalité nouvelle. Selon une étude de l'ONG Architecture 2030, le secteur de la construction est responsable de 42 % des émissions mondiales annuelles de CO2... Priorité n°1, donc : construire moins, pour ne pas artificialiser davantage ces sols si précieux pour la biodiversité. Autrement dit, l'avenir appartient à la rénovation, à la valorisation de l'existant, et à ce que les urbanistes nomment « bâtir la ville sur la ville ».



Promenade de la cité Charles Hermite au parvis de l'Arena - ZAC Gare des Mines Fillettes, entre les portes de la Chapelle et d'Aubervilliers (Paris). Projet : Michel Desvigne Paysagiste.

Habiter autrement, c'est aussi construire mieux. « *La ville de demain acte la sortie du tout béton, pour privilégier des matériaux à moindre impact carbone, témoigne Guillaume Hébert. Aujourd'hui, le dispositif constructif le plus vertueux est sans aucun doute le bois.* » À ses côtés, une myriade d'alternatives émergent, durables et efficaces : les matériaux dits « biosourcés », issus de la matière organique renouvelable (la biomasse), d'origine végétale ou animale. Bambou, liège, chanvre, laine, et même mycomatériaux (à base de champignons) conquièrent peu à peu les bâtiments. Leur empreinte carbone est faible et, mieux encore, ils stockent durablement ce même carbone.

Autre levier, pour les architectes : l'économie circulaire. Ou quand le bâti s'ouvre au recyclage et à la seconde main... Ainsi du réemploi des matériaux, qui implique de déconstruire plutôt que démolir. Une architecture de la récup' qui peut faire feu de tout bois : portes et châssis disponibles après rénovation, poutrelles métalliques d'un bâtiment industriel à démanteler, dalles de béton d'un

sol rendu à la nature, briques d'occasion, ou encore bois des chutes de production. La marge de manœuvre est ici immense : selon l'Ademe, le réemploi ne concerne encore que 1 % du gisement des déchets du bâtiment en France... Quant au recyclage, il se sophistique. Le secteur parvient désormais à recycler le bois, le métal, le verre, le plastique, la brique... et même le béton. La toute première résidence au monde construite en béton 100 % recyclé sera d'ailleurs française : elle devrait être livrée en fin d'année, à Gennevilliers (Hauts-de-Seine).

Outre les matériaux, la forme même de nos logements pourrait changer. Car le durable est aussi une question d'usage. C'est ce que défend l'architecte Maryse Quinton dans *Habiter autrement : un habitat évolutif*², moins formaté, qui dure parce qu'il s'adapte aux grands temps de l'existence. Vie solo ou à deux, arrivée d'enfants, leur départ de la maison, télétravail, vieillesse... De quoi ouvrir la voie à des maisons écologiques mais aussi multifonctions, habitables tout long de nos vies.

La toute première résidence au monde construite en béton 100 % recyclé devrait être livrée en fin d'année à Gennevilliers.

Reste, pour faire advenir la ville de demain, une vigilance : « *Parvenir à concilier ville durable et ville solidaire* », plaide Guillaume Hébert, pour qui « *une ville est véritablement durable si elle prend en compte les singularités et les vulnérabilités de chacun* ». Faire de la ville durable, en somme, un grand et beau projet commun. ♦

QU'EST-CE QUI

NOUS RASSEMBLE ?

Nous mettons tout en œuvre pour préserver la planète. Il ne s'agit pas seulement des modifications que nous apportons à nos modes de production et de consommation, mais aussi de notre rapport au travail, à l'économie et au social. Nous avons voulu nous questionner sur ce qui motive un tel engagement.

**Qu'est-ce qui mérite que nous repensions autant tous les pans de notre existence ?
Et si, tout simplement, nous avions envie de continuer à vivre ensemble ?**

Le concept selon lequel nous serions des êtres naturellement sociaux ne date pas d'hier. Aristote, en affirmant que « L'homme est un animal politique », est l'un des premiers à l'avoir établi. Selon lui, nous sommes destinés à vivre en communauté, comme beaucoup d'espèces animales. Mais ce qui nous distingue des animaux est la possibilité, grâce au langage, de partager des notions fondamentales telles que le bien, le mal, le juste et l'injuste. Ne pourrions-nous pas présumer que ce qui fait aussi notre singularité est notre capacité, et notre besoin, de partager avec un grand P ? Pensées, craintes, joies, peines, rires, réflexions, interrogations, découvertes, activités, jeux... Nos journées sont parsemées de moments de partage avec nos semblables, qui sont des sources intarissables d'émotions et de plaisirs, mais aussi de remises en question et d'apprentissages, et qui font le sel de la vie !

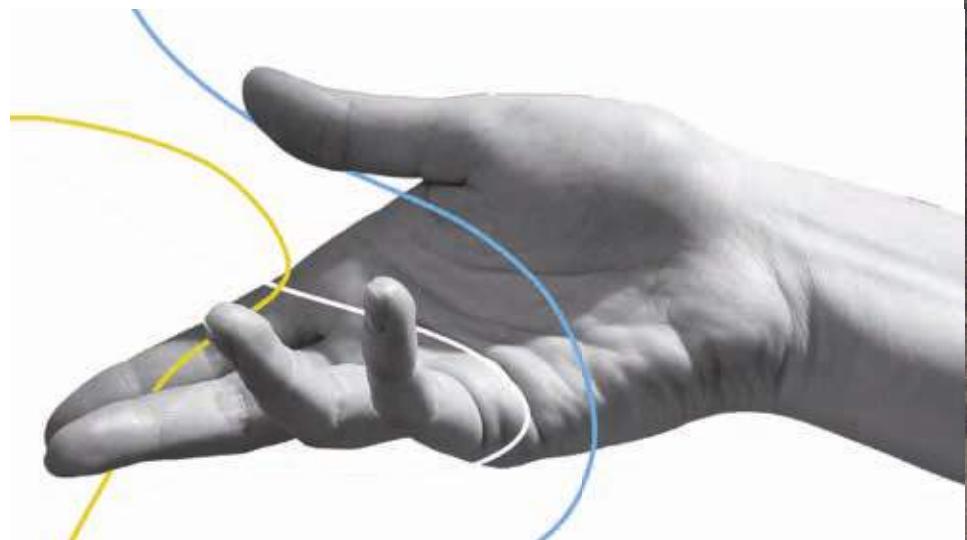


Se sentir vivant... et le rester !

Oui nous sommes des êtres sociaux et maintenir le lien est, à bien des égards, essentiel pour nous. Pour le docteur Martin Juneau, cardiologue et directeur de l'Observatoire de la prévention de l'Institut cardiologique de Montréal et professeur titulaire de clinique, les études montrent que l'isolement social et la solitude sont associés « à une hausse d'environ deux fois le risque d'évènements cardiovasculaires ». La raison ? Un lien étroit entre la psychologie et la physiologie qui pourrait en partie s'expliquer par le fait que « *les relations sociales peuvent agir comme des tampons qui atténuent les impacts négatifs associés aux moments difficiles de la vie* ». Elles seraient ainsi un levier d'apaisement, contribuant alors à nous maintenir en vie.

Les autres : un exhausteur de joies

Pensons à la citation du scénariste et réalisateur français Jacques Deval : « *Une joie partagée est une double joie, un chagrin partagé est un demi-chagrin.* » Cela résonne certainement en chacun de nous... La réussite à un examen n'a-t-elle pas plus de saveur lorsque nous la fêtons avec d'autres ? Une sortie telle qu'un concert ou une pièce de théâtre n'est-elle pas encore plus appréciée lorsqu'elle est vécue en compagnie d'un tiers ? Un dîner au restaurant n'est-il pas plus gourmand lorsque la table est partagée ? Quant au rire, qui est un signe extérieur de joie, n'est-il pas



« Une joie partagée est une double joie, un chagrin partagé est un demi-chagrin. »

amplifié en présence d'autrui ? Et le fou rire, à l'origine de tant de bien-être, existe-t-il d'ailleurs sans l'autre ? Nos semblables ont ce pouvoir de décupler nos joies et, ainsi, de nous apporter encore plus de bien-être. Partager nos liesses nous nourrit intérieurement et participe à renforcer les liens qui nous unissent. Une boucle vertueuse et heureuse !

Un formidable moyen d'élargir ses horizons

S'enrichir, découvrir, apprendre, comprendre, s'ouvrir... Être au contact des autres, c'est un peu de tout cela dont il est question. Par le biais d'une conversation, en confrontant des idées, il est possible de percevoir une situation sous un autre prisme. Par la rencontre avec une personne issue d'une autre culture, nous avons l'opportunité de découvrir des coutumes et des traditions différentes. Se retrouver autour d'un café et « refaire le monde » permet de s'interroger, ensemble, sur le sens de la vie. Au contact de cet autre, qui semble bien loin de correspondre à l'enfer dépeint dans la pièce de théâtre *Huis Clos* de Jean-Paul Sartre, nous élargissons notre horizon. Et si préserver ce lien social, si cher à nos vies, à notre bien-être et à notre épanouissement, passait nécessairement par la préservation de la planète ? Un effort qui en vaut le coup, non ? ◆





CHRONIQUE AU BISTRÔT

PAR AMI KOURKO

Combien de doigts se sont donc refermés un jour contre l'anse de cette tasse posée sur le cuivre du bar ? Des milliers assurément, aussi variés que les nuances de lumière ayant traversé la vitrine maquillée du menu du jour. Des mains d'ouvriers en pause, de jeunes banquiers sur le chemin du bureau, d'adolescents timides se forgeant les souvenirs immuables de premiers émois, ou riant à gorge déployée en développant une expertise certaine dans l'art de faire durer ces quelques centilitres de café. Il y a eu aussi les doigts des flâneurs qui accompagnent leurs rêveries du bruit de la petite cuillère en acier cliquetant contre la porcelaine. Puis les mains plus molles aussi, engourdis de tristesse s'agrippant avec la puissance flegmatique des gestes habituels pour retrouver un cocon rassurant. Un ventre-de-ma-mère connu et facilement accessible. Il suffit en fait pour tout un chacun de franchir la porte d'un café comme il y en a des milliers à travers le pays pour retrouver l'atmosphère cotonneuse propre aux bistrots. îlots préservés qui nous lient les uns aux autres, autant qu'à nous-mêmes. Comme une cavité cachée quelque part au fond de notre cœur, dans laquelle on aurait gravé « ici j'ai ma place ».

Voilà je suis arrivé là d'où je ne partais pas, là où s'apaisent mes tourments dans une cacophonie désordonnée, la cacophonie des êtres ensemble. Des disparates.

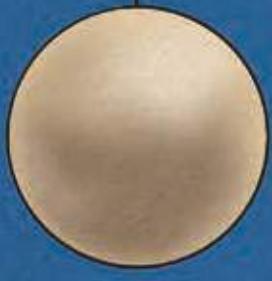
Et c'est pourquoi j'aime tant venir en ces lieux singuliers, et universels à la fois. Ils me guérissent et me projettent.

Quand on est ensemble, on n'est pas seul comme dirait Monsieur Lapalisse, et ici, ici exactement, on est ensemble. Ce n'est rien et tout à la fois. C'est comme un bouquet de fleurs dans un verre de bière. L'anxiété, on le sait et c'est prouvé dorénavant, on la combat par le lien social, par le lien affectif. On la vainc parce qu'on est avec d'autres humains. Et c'est pour cela, pour réussir à développer ce lien social si précieux, que les associations et les services publics s'unissent pour rouvrir au sein des territoires les plus éloignés des grandes villes, bien plus que des débits de boisson, mais des lieux de rencontre. Des lieux qui se vivent ensemble. Des cafés, des bistrots, comme ici en fait. Des lieux de résistance, d'union, d'être ensemble, et peu importe qu'on soit seul ou en groupe, bavard ou taiseux, au zinc, ou dans le coin du fond, on est ensemble. Fondu dans le tohu-bohu. Ici tonne le bruit du monde et les papiers de sucre jonchent le sol.

On ne sait pas en entrant ce que l'on va trouver, encore moins ce que l'on va boire, et peu importe, on voit de la vie, de l'altérité, on croise l'autre, il devient réalité, puis la porte tinte, se bloque contre un renflement du carrelage, un client s'échappe, le froid s'engouffre goulûment. Autant de détails, d'ornement de l'existence que personne n'a réussi à faire rentrer dans une capsule d'aluminium. On est ensemble. Enfin. Encore.



**ET MAINTENANT
QU'ALLONS-NOUS
FAIRE ?**



Même si nous nous affichons en pro-actifs du changement, certaines habitudes et manières de faire ont la vie dure. Nous aimerions rester – par crainte, par paresse, voire un peu des deux – dans nos routines, fussent-elles toxiques. Pourtant, en contournant nos obstacles cognitifs, en prenant en compte des faits plutôt que nos a priori, nous facilitons notre préhension et notre compréhension des solutions envisageables. Par la connaissance, nous sommes enfin en mesure de sortir de nos zones de confort pour questionner l'inconnu.



A-T-ON BESOIN D'INJONCTIONS POUR CHANGER NOS COMPORTEMENTS ?

Notre ligne de conduite évolue et nous adaptons notre rapport à la planète afin de la préserver au maximum. Quelle place la contrainte tient-elle dans ce qui nous motive à bouger et à faire changer les choses ?

Comment la percevons-nous ?
Est-elle utile, nécessaire ou carrément indispensable ?



SONIA CHERIFI
Juriste spécialisée
dans l'aide aux victimes

La société est régie par des lois dont le but est, comme l'explique la juriste Sonia Cherifi, « de maintenir l'ordre et le bien vivre ensemble. » Nécessaires pour organiser la société, certaines d'entre elles nous impactent, en tant que particulier, dans notre liberté d'agir, et nous contraignent à modifier nos modes de vie. Comment et pourquoi les acceptons-nous ?

De la pertinence de la contrainte

Selon Joran Farnier, psychologue, enseignant, formateur et fondateur de l'Institut de Psychologie Positive Appliquée, accepter des contraintes relève d'un processus. Nous avons acté qu'en 2035 nous ne pourrions plus acheter de voitures thermiques neuves. En période de sécheresse, nous savons que nous devons limiter notre consommation quotidienne d'eau. Nous acceptons de payer plus cher nos appareils électroménagers, en raison de l'écoparticipation qui contribue financièrement à leur recyclage. Toutes ces contraintes ont un retentissement sur nos existences et, pourtant, nous les vivons pratiquement sans sourciller. Pourquoi ?

Pour le psychologue, cela vient du fait que nous intégrons une règle, introduisons un changement et le prolongeons à partir du moment où la règle imposée nous paraît pertinente. Il va même plus loin en affirmant qu'« *un individu libre internalise une contrainte extérieure pertinente, pour en faire une motivation interne, connectée à ses valeurs et qui a du sens* ». Il n'oublie pas cependant de préciser qu'un individu demeure libre d'estimer une injonction extérieure non pertinente et de ne pas la suivre mais, dans ce cas, il doit être « *prêt à en accepter les conséquences* ».

JORAN FARNIER
 Psychologue, enseignant,
 formateur et fondateur
 de l'*Institut de Psychologie
 Positive Appliquée*



Le poids de la sanction

Pour Sonia Cherifi, la pertinence d'une contrainte est loin d'être suffisante pour amorcer des changements, qui plus est, durables. La juriste nous rappelle que « l'échelle de valeur de l'un n'est pas celle de l'autre » et que « nous n'avons pas tous envie d'œuvrer pour la collectivité ». Ainsi, selon elle, pour pousser une population à enclencher un changement, non seulement il faut une loi qui dicte le comportement à adopter mais aussi, et surtout, qu'il y ait une menace de sanction. « *Peu importe que l'on adhère à une loi ou non, c'est la sanction qui fait plier et qui incite au changement de comportement* », affirme-t-elle, tout comme la preuve que la sanction est bel et bien appliquée en cas d'infraction. C'est ce que l'on appelle « faire cas. »

Éveiller, informer et sensibiliser

Depuis le 1^{er} janvier 2024, les collectivités territoriales ont pour obligation de mettre à disposition des particuliers une solution pour trier leurs déchets organiques. De leur côté, les particuliers doivent effectuer ce tri, sous peine d'une amende de trente-cinq euros.

Un changement notable dans le quotidien de chacun, rendu acceptable, entre autres, par un travail de sensibilisation. Sonia Cherifi l'affirme, une « *loi est d'autant plus efficace si elle est accompagnée de mesures de sensibilisation et de prévention* ». Ce n'est pas pour rien que, chaque année, le ministère de la Transition écologique, l'Ademe et des éco-organismes s'associent pour lancer des campagnes d'information sur les enjeux de la réduction, de la réutilisation et du recyclage des déchets.

L'occasion de faire preuve de créativité

Si la contrainte limite effectivement certains de nos comportements, Joran Farnier explique que « *nous restons pleinement libres car toujours en choix de s'autodéterminer* ». Autrement dit, tout dépend de ce que l'on fait de la contrainte qui nous est imposée. Plutôt que de la subir et de rester cantonné à une application stricte, elle peut devenir l'occasion de faire preuve de créativité ! Nous sommes obligés de faire le tri à la source ? Devenons créatifs et cuisinons les épluchures de légumes en chips et transformons notre marc de café en soins cosmétiques !



« *La ligne de désir* », cette expression de notre liberté

Un chemin façonné par le passage répété de piétons ou de cyclistes alors même qu'un autre chemin, un passage « officiel », se trouve juste à proximité. Ce chemin emprunté spontanément est ce que l'on nomme la ligne de désir.

Plus rapide, plus facile, plus adapté, plus agréable, ce chemin naît de la créativité de ses usagers qui estiment que la contrainte directionnelle qui leur a été imposée n'est pas la plus appropriée.

D'une contrainte, jugée non pertinente, naît une autre route, une autre manière de penser.

Le paysage urbain se dessine alors suivant la spontanéité de ses usagers et non selon les lignes pensées par les urbanistes ou les autorités.

N'est-ce pas cela le libre arbitre ?

LES NUDGES

de petits aménagements
pour de grands changements



Popularisée par le lauréat du prix Nobel d'économie Richard Thaler, en 2017, la théorie du nudge ou « coup de pouce » est une stratégie qui vise à influencer nos choix de manière bénéfique pour chacun d'entre nous et pour la collectivité. Santé publique, consommation responsable, préservation de l'environnement, sécurité routière... Les nudges s'invitent dans de nombreux domaines de politique publique. Le point sur cette approche cognitive qui s'affirme depuis trente ans dans notre quotidien.

Comment ça marche ?

Face aux très nombreuses décisions que nous devons prendre au quotidien, nous pouvons avoir du mal à sortir de nos habitudes. Le nudge va nous inciter à faire un choix auquel nous ne sommes pas forcément habitués sans réflexion de fond et sans effort. Parmi les ressorts utilisés, les aménagements ludiques, tels des panneaux de basket au-dessus des poubelles publiques, ont fait leurs preuves pour nous inciter à jeter nos déchets. Et pour nous amener à modifier nos comportements alimentaires, les collectivités pourraient nous proposer des plats végétariens par défaut, tout en soignant leurs noms. Il a en effet été prouvé que nous mangeons plus volontiers un "Gratin tout en couleurs et sa crème d'origan" qu'un "Gratin de légumes".

Pour la petite histoire...

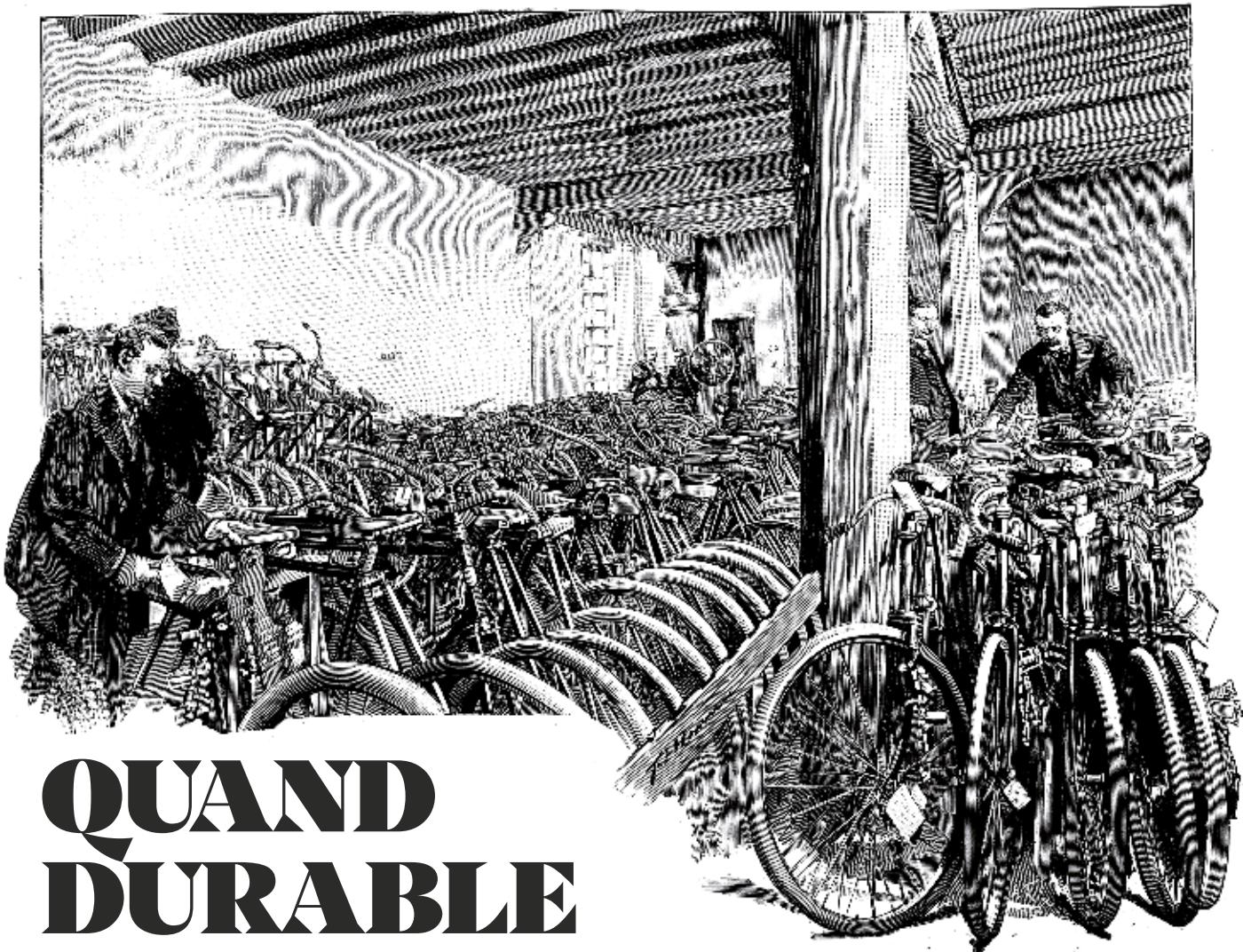
Au début des années 1990, le responsable de l'entretien de l'aéroport Schiphol, aux Pays-Bas, a l'idée de faire appliquer un sticker représentant une mouche au fond des urinoirs. Résultat : les hommes, parce qu'ils visent le faux insecte,



produisent moins d'éclaboussures ; s'ensuit une baisse de 70 % des coûts de nettoyage. Le nudge deviendra dès lors un must des politiques publiques. Trois décennies plus tard, on constate deux raisons à l'engouement des décideurs pour cette stratégie comportementale : d'une part un coût généralement faible (on imagine le budget des mouches stickers en comparaison avec les gains réalisés !) ; d'autre part, le nudge s'impose comme un excellent objet de communication. Témoins, le succès des escaliers du métro lyonnais tapissés, en 2019, de messages amusants destinés à inciter les usagers à ne pas utiliser l'escalator dans le but d'encourager l'activité physique au quotidien : plus de 350 % d'utilisation la première semaine..

Une stratégie critiquée

S'il fait le buzz et jouit d'une popularité certaine, le nudge n'est pas sans controverse. On lui reproche notamment de manipuler les masses plutôt que de les éduquer – la théorie du nudge est d'ailleurs également nommée « théorie du paternalisme libéral ». De fait, rien ne nous dit que les usagers de Lyon n'ont pas retrouvé l'usage de l'escalator une fois l'effet de nouveauté passé. Ou que les maladroits ramassent les déchets tombés à côté des poubelles et des panneaux de basket. Pour autant, le nudge, parce qu'il génère – souvent de manière ludique – des messages et des mises en action favorables à l'individu comme à la collectivité, reste un formidable ressort inspirant !



QUAND DURABLE RIME AVEC PRÉVENTION

Parmi les facteurs qui peuvent, à coup sûr, augmenter la durabilité, la prévention a toute sa place. Santé, travail, consommation de biens, habitat... La prévention peut avoir des effets partout ou presque.



Mieux vaut prévenir que guérir. » La locution est si ancienne qu'il est difficile de dater son apparition. Présente en latin, c'est plutôt du côté de la Chine et de sa médecine traditionnelle qu'il faut chercher son application pratique. En parallèle de la médecine moderne, les Chinois ont en effet une approche du soin qui s'appuie sur l'observation des symptômes éventuels et sur la prévention, ce depuis des millénaires... L'idée paraît logique. Pourtant, les sociétés occidentales dans leur grande majorité ont dû attendre la fin du xx^e siècle pour envisager une médecine préventive dans les textes. Et ce n'est qu'en 2013 que le concept de médecine des 4P (Prédictive, Préventive, Personnalisée, Participative) a été envisagé par le biologiste américain Leroy Hood.

La prévention en entreprise

Partant de ce même principe, les entreprises comprennent aujourd’hui les avantages qu’elles peuvent tirer d’un investissement dans des valeurs a priori décalées du monde professionnel (prévention au travail, par exemple, ou encore la Qualité de vie et conditions de travail (QVCT)). Pour convaincre les dirigeants de structures publiques comme privées, des travaux savants ont été réalisés et leurs résultats sont clairs : investir dans la prévention au travail est une stratégie durable. Dans un premier temps, moins d’accidents du travail impliquent une baisse des jours



Des entrepreneurs ont découvert comment fabriquer des panneaux photovoltaïques en prenant en compte le présent et l’avenir.

d’absence et des arrêts maladie. Autre point important : les collaborateurs qui ont connaissance des efforts réalisés par l’organisation pour les protéger ont tendance à développer une meilleure productivité. Ainsi, diverses études (Agence européenne pour la sécurité et la santé au travail, OPPBTP, etc.) démontrent qu’un euro investi en prévention au travail peut représenter jusqu’à plus de 4 € d’économie rien qu’en prenant en compte l’absentéisme ou la baisse de la productivité.

Un changement de paradigme

Individuellement, la notion de « finitude » des matières premières, qui s’est imposée à nous ces dernières années, a un impact majeur sur notre manière de consommer. On ne peut plus faire l’impasse, le durable est donc à privilégier. Et qui dit durable dit prévention : anticiper l’utilisation de matériaux respectueux pour l’environnement, et appliquer de bonnes pratiques (réparation plutôt que remplacement) sont des usages qui s’imposent désormais dans tous les domaines que ce soit la mode, l’industrie agroalimentaire ou encore le bâtiment. L’Ademe¹ multiplie, dans ses publications, les conseils de prévention pour limiter, par exemple, l’humidité dans les murs, chasser les microbes de l’air intérieur...

Dans le même temps, les rapports du Giec se suivent et se ressemblent : nous sommes déjà au-delà des limites

acceptables pour notre planète. L’Accord de Paris, signé en 2015 – il y a presque dix ans déjà –, stipulait que « l’augmentation de la température moyenne mondiale (devait être) bien en dessous de 2 °C au-dessus des niveaux préindustriels ». Nous savons qu’il est désormais trop tard pour atteindre cet objectif et que nous devrons nous contenter de moins. Mais, si on ne peut pas entièrement réparer ce qui a été détruit, il est tout à fait envisageable de préparer l’avenir. De prévenir les dérives. Un exemple ? Les panneaux photovoltaïques produits en masse par la Chine depuis 2010. L’idée était vertueuse, mais la réalisation mauvaise : rejets dans l’air de produits polluants à moyen terme, utilisation de métaux trop rares... Or, même si leur rentabilité est peut-être un peu moins élevée, des entrepreneurs – dont des Alsaciens² – ont découvert comment fabriquer ces panneaux en prenant en compte le présent (consommer de l’énergie renouvelable) et l’avenir (sans métaux rares remplacés quand c’est possible par des produits recyclables à 100 %). Il est temps de lancer une nouvelle expression : « Mieux vaut prévenir pour être plus durable ». ◀

¹ Agence de la transition écologique.

² Née il y a un peu plus de dix ans, Voltec Solar est aujourd’hui l’un des plus gros fabricants de panneaux solaires en France. Installée à Dinsheim-sur-Bruche, dans le Bas-Rhin, l’entreprise emploie aujourd’hui une centaine de personnes ! (Source : France Bleu)

LA FINANCE VERTE UN OXYMORE ?

Pour améliorer l'intérêt de la collectivité sur le long terme, et répondre aux souhaits croissants des acteurs économiques de donner du sens à leur épargne, s'est développé le concept de la finance verte.

Contrairement à la finance « traditionnelle » qui oriente l'épargne vers les projets les plus rentables, sans réellement considérer les aspects environnementaux, la finance verte appuie des projets ne portant pas atteinte à l'environnement, et favorisant le développement d'une économie circulaire, inclusive et propre, en plus de la recherche de la rentabilité économique. Pour inciter la totalité des entreprises ou presque à se comporter d'une manière qui soit compatible avec les enjeux climatiques, la finance verte met à disposition plusieurs instruments et mécanismes permettant de financer des projets positifs pour l'environnement. Les produits financiers verts les plus connus sont les obligations vertes ou *green bonds*. L'avantage pour l'investisseur est de financer des activités qui contribuent au développement durable, tout en espérant un retour financier. Le label GreenFin, institué par l'État, est accordé aux fonds investissant dans ces projets verts. Pour les banques, les assurances comme pour les épargnantes, il devient un repère de référence et d'exigence. Cela permet à chacun de savoir si son argent est bien investi dans des projets de transition écologique et énergétique dans des domaines aussi variés que l'énergie, le bâtiment, la gestion des déchets, l'industrie, le transport propre, l'agriculture et la forêt. La finance verte, qui s'inscrit dans le cadre de la finance durable, favorise ainsi l'atteinte des objectifs de développement durable définis par l'ONU et incite les entreprises à devenir plus transparentes et responsables sur les effets de leurs activités sur la société.◆

Le point de vue de LÉOVIC LECLUZE

Directeur des investissements de la Matmut

« En tant qu'investisseur institutionnel, la Matmut mène depuis plusieurs années une politique d'investissements intégrant les critères environnementaux sociaux et de gouvernance (ESG). Nous associons ainsi du non coté à des actifs cotés, auprès du fonds Climate and Biodiversity Impact Europe de la Financière de l'échiquier, et du fonds Ofi Invest Biodiversity Global Equity qui contribue à la préservation de la biodiversité par exemple. Depuis deux ans, nous multiplions les investissements dans des projets concrets qui nous permettent de protéger les océans, de lutter contre la surpêche, d'empêcher l'érosion des falaises et la pollution. Tous les projets liés au charbon, aux hydrocarbures

non conventionnelles, au tabac, aux armements controversés notamment ont été écartés de nos choix d'investissement.

Les spécificités du modèle mutualiste basé sur des valeurs nobles, de solidarité, de respect de l'espèce humaine, de protection des plus faibles nous aident à aller plus loin chaque jour et à mener une politique d'investissement structurellement tournée vers le long terme.

Faire le choix des investissements durables, responsables, ce n'est pas renoncer à leur rentabilité. Bien au contraire. Il est prouvé statistiquement qu'il est possible de coupler performance financière et performance environnementale, voire de l'améliorer ».



POURQUOI MESURER POUR FAIRE ÉVOLUER LA SOCIÉTÉ ?

Atteindre la sobriété énergétique et réussir la transition énergétique va demander des efforts colossaux. Ceci posé, reste à savoir comment avancer et comment motiver le plus grand nombre. Les normes et les règles entrent alors en jeu.

Dès que le commerce a été inventé, il a fallu des unités de mesure afin d'établir des prix et des valeurs. Quantités, mesures, monnaies... Assez vite, les marchandises, comme les humains, ont dépassé les frontières. D'abord celles des régions, puis des États. Les unités de mesure sont alors – sauf cas exceptionnel comme le Royaume-Uni – réglementées afin que les équivalences servent de références. La mondialisation a encore amplifié le phénomène et les échelles ont grandi en conséquence. Car, pour avancer, échanger, comparer des unités communes, des normes analogues sont nécessaires. La transition énergétique n'échappe pas à ce mécanisme puisqu'elle ne peut se penser qu'au niveau continental ou mondial.

Chaque valeur a son importance

Le réchauffement climatique est la conséquence d'une multitude de petits éléments, de petites externalités, qui, mises bout à bout, ont fait basculer la planète vers un changement majeur. Il a donc été indispensable, dans un premier temps, de faire un état des lieux complet de ces externalités et de comprendre les effets de chacune. La mise en place des normes ISO pour la transition énergétique (la famille des normes 14 000) a grandement œuvré en ce sens. Elles sont aujourd'hui appliquées dans 164 pays, ce qui montre, s'il en était besoin, leur nécessité. Car personne ne dira jamais suivre une norme ISO « par plaisir » : le processus est souvent long, chronophage et fastidieux. Et pourtant, les entreprises et les structures sont chaque année plus nombreuses à souhaiter être certifiées. Ces règles ont été les premières à proposer des critères – clairs et mesurables – communs d'évaluation de l'impact environnemental des activités économiques.

LA CSRD EN

4 QUESTIONS

Qu'est-ce que c'est ?

Applicable depuis le 1^{er} janvier 2024, la CSRD (Corporate Sustainability Reporting Directive) constitue une étape importante dans la construction du Pacte vert européen, qui vise la neutralité carbone du continent en 2050. Cette directive impose des standards plus élevés en matière d'informations et de reporting ESG¹. L'objectif de la CSRD est d'harmoniser, d'améliorer la qualité des données publiées sur la durabilité des entreprises, à travers des méthodes de calcul des indicateurs communs. Il ne s'agira pas simplement de cocher des cases, mais de mieux prendre en compte la gestion des impacts négatifs des activités des entreprises sur la société et sur l'environnement.

Qu'est-ce qui change pour les entreprises ?

Le texte prévoit une standardisation des obligations de reporting. Les sociétés devront ainsi publier des informations détaillées sur leurs risques, opportunités et impacts matériels en lien avec les questions sociales, environnementales et de gouvernance. Parmi les autres changements : une localisation unique et un format numérique imposé. Le reporting de durabilité doit en effet être publié dans une section spéciale du rapport de gestion et dans un format électronique unique européen XHTML. La CSRD prévoit par ailleurs une vérification obligatoire de l'information par un commissaire aux comptes ou un organisme tiers indépendant (OTI).

Qui est concerné et à quelle échéance ?

Le périmètre d'application de la CSRD élargit progressivement le nombre de sociétés concernées par le reporting de durabilité. Les entreprises remplissant deux des critères suivants – plus de 500 salariés, plus de 40 millions d'euros de chiffre d'affaires et plus de 20 millions d'euros de total de bilan – seront les premières concernées et devront publier leur reporting en 2025 portant sur leurs exercices 2024. Les PME cotées en bourse dont le total du bilan ne dépasse pas 350 000 euros ou dont le montant net du CA ne dépasse pas 700 000 euros seront, quant à elles, impactées à partir de 2027.

Comment s'y préparer ?

Une analyse approfondie des textes constitue la première étape pour s'assurer de la bonne compréhension des nombreuses obligations de publication (nature des informations qualitatives et quantitatives attendues...). Il semble par ailleurs essentiel de construire une gouvernance appropriée. Une étape déterminante afin d'identifier les indicateurs indispensables, les informations à quantifier (le nombre de déchets ou les tonnages de CO₂ économisés, par exemple), sélectionner les outils nécessaires afin d'automatiser et de fiabiliser les données, s'assurer que la donnée remontée est bien structurée. La constitution, la collecte et la fiabilisation des données sont importantes à anticiper, ces questions pouvant impliquer une adaptation plus ou moins conséquente des outils. Il est, par exemple, possible de mettre en place un fichier centralisé, qui est alimenté à des dates définies à l'avance par plusieurs personnes issues de différents services.

¹Les critères ESG s'articulent autour des trois piliers qui définissent la démarche RSE des entreprises : l'environnement, le social et la bonne gouvernance
(Source : BPI France, « Critères ESG : définition, exemple, enjeux pour les entreprises »)



« Le pilotage technique et politique des sujets de durabilité est nécessaire pour ancrer les habitudes de changement dans les métiers côté Matmut et chez les affiliés. »

EMMANUEL PETIT

Directeur RSE Groupe Matmut

Des réglementations pour le bien commun

Depuis, des dispositifs et des directives ont été créés pour aider les États et les entreprises à avancer ensemble en ayant des outils de comparaison. L'Accord de Paris sur le climat, le Pacte Vert européen ou Green Deal auront bientôt leurs équivalents au niveau du continent américain ou dans la zone indo-pacifique où des négociations ont d'ores et déjà, lentement, démarré.

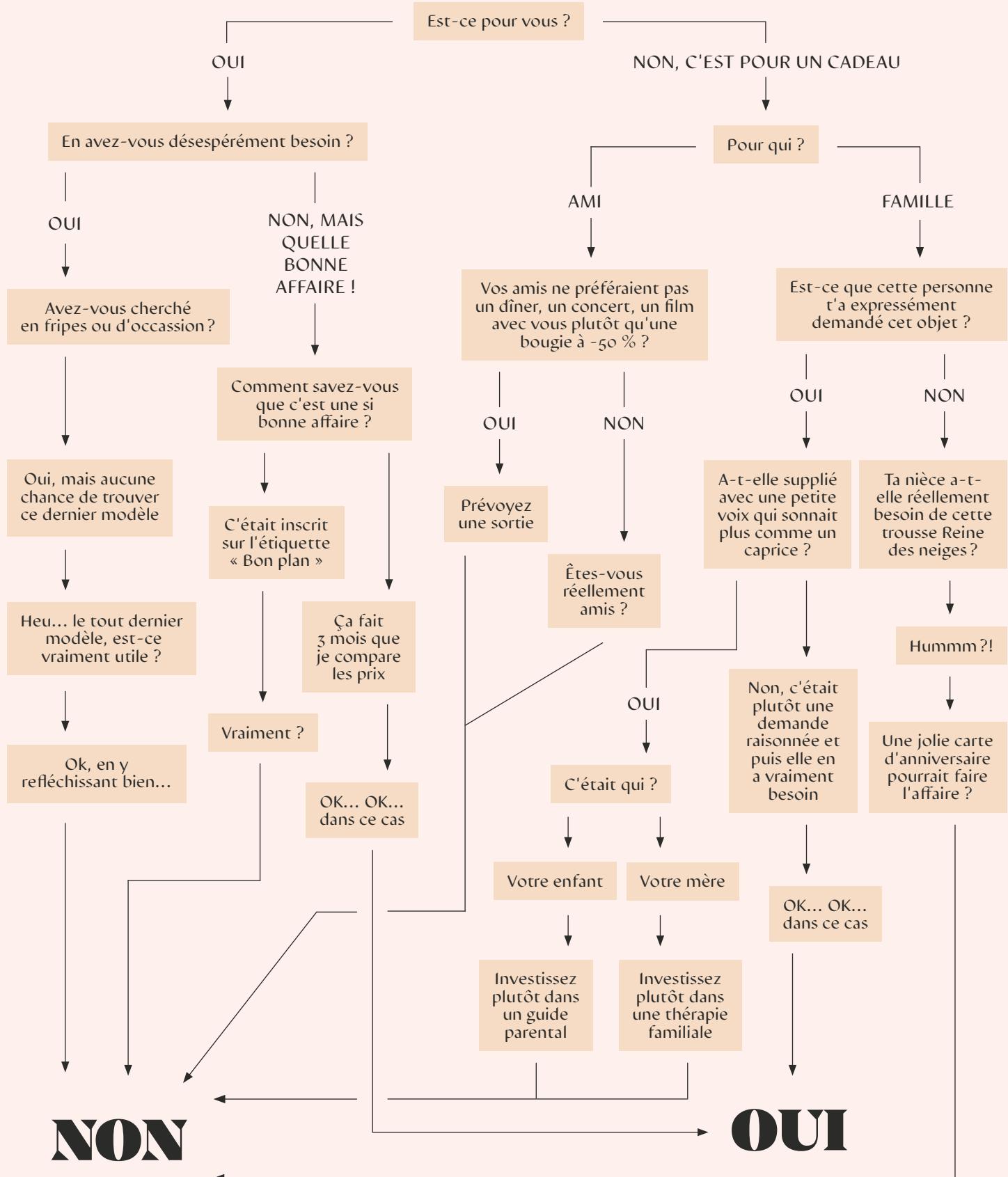
Le Green Deal et ses dernières évolutions, telle la transcription dans les droits des États membres de la directive CSRD — Corporate Sustainability Reporting Directive (voir p. 39) —, illustre pleinement l'importance de cette approche du contrôle du climat par le suivi au plus près de l'évolution des données. Ce plan qui vise à rendre l'Europe neutre en carbone d'ici à 2050 repose entièrement sur la mise en place de mesures concrètes et quantifiables afin de réduire les émissions de gaz à effet de serre, promouvoir les énergies renouvelables et encourager une transition juste et équitable. Avant lui, l'Accord de Paris avait également lancé le processus. Cependant, rien n'oblige vraiment, à ce jour, les États à suivre les engagements signés à l'époque et à appliquer l'ensemble des dispositions ou à les revoir à la lumière des progrès réalisés.

La carotte sans le bâton ?

Ces normes et directives ne sont rien sans un contrôle de leur évolution. Une mesure. La qualité et les normes ISO 9 000 n'ont dû leur succès qu'aux audits et aux demandes du marché. En effet, sans des valeurs comparables et leur analyse, comment comprendre si l'on va dans la bonne direction ? Les règles européennes ne sont cependant pour l'instant qu'incitatives et leur suivi est optionnel. Les États sont responsables de leur application totale ou partielle. La France avait été parmi les seuls pays de l'Union européenne à aller plus loin dans la transcription des directives précédentes. L'application de la CSRD au 1^{er} janvier dernier, qui elle, sera a priori contraignante, devrait donc se passer plus facilement pour les Français d'ores et déjà habitués à des règles plus strictes. ◀

J'achète ou pas ?

C'EST TOUTE LA QUESTION







LES RAISONS D'AGIR

On peut bien avoir décidé de se relever les manches et de passer à l'action, les questions fusent : face aux enjeux spectaculaires, les actions individuelles ont-elles un sens ? Quelles actions et pour quoi faire ? Faut-il se former pour être efficace ? Comment faire société autour de l'action ? Les réponses sont – au moins en partie – à trouver en chacun de nous. Mais il est certain que nous avons tout à gagner à envisager ces thèmes lors de discussions collectives. À moins que, pour une fois, on choisisse, par goût du défi, de se lancer dans le vide – allez : ACTION !



QUITTE À ÊTRE UNE GOUTTE D'EAU, AUTANT ÊTRE CELLE QUI FAIT DÉBORDE LE VASE

« **Il est trop tard pour être pessimiste** » : cette formule brandie sur les pancartes en carton des marches pour le climat pourrait bien devenir un jour notre nouveau mantra. Dans un monde qui se fissure et s'effondre, rien ne sert de déprimer, il faut agir à point. Chiche ?

Quelles sont les nouvelles ? Depuis quelques années, on aurait presque envie de ne plus poser la question tellement les réponses sont chaque jour un peu plus accablantes. Les températures s'emballent, la biodiversité perd des plumes et des poils, le progressisme cède régulièrement du terrain à des régimes totalitaires... Devant ce monde qui s'embrase, face à une humanité qui semble s'oublier, nous sommes pris de suffocation, de sidération et d'impuissance. Ajoutez la question métaphysique « *qui suis-je pour éteindre l'incendie et dans quelle direction aller ?* » et nous voilà cloués au sol. La réponse se trouve pourtant dans la question : il s'agit d'aller vers quelque chose, de se mettre en mouvement, bref d'agir. « *Agir peut apporter beaucoup de bénéfices. Cela permet notamment d'avoir le sentiment de construire la société que l'on souhaite et non de la subir* », rappelle la climatologue Valérie Masson-Delmotte. Ensemble, passons massivement à l'action.

Agissons pour écrire un nouveau chapitre du monde

Puisque le pronostic vital du monde est engagé, il nous faut aujourd'hui à la fois agir dans l'urgence pour colmater les brèches et, dans le même temps, réinitialiser le système. Atténuer et s'adapter comme le préconisent les experts du climat. « *La folie, c'est de faire toujours la même chose et de*

s'attendre à un résultat différent », disait Albert Einstein. Il s'agit donc de s'attaquer aux racines des problèmes.

L'un des principaux problèmes de notre époque réside sans doute dans notre vanité à continuer de penser qu'une croissance infinie est possible dans un monde qui ne l'est pas, de nous considérer au-dessus du vivant alors que nous en faisons partie. Dans ce contexte, le récit dominant de la société de consommation doit être renouvelé. Il ne s'agit pas de changer quelques chapitres, mais de partir sur de nouvelles bases. « *Dans un jeu où nous sommes sûrs de perdre, il est inutile de faire un bon coup. Il faut changer les règles. Le reste relève du détail ou du cache-misère* », répète l'astrophysicien Aurélien Barrau.

Agissons pour revenir à l'essentiel

Et c'est quoi cette nouvelle histoire ? N'en déplaise aux techno-solutionnistes, la sobriété semble être le prochain best-seller avec un résumé lui aussi économique (en mots) : moins de biens, plus de liens. L'équation est simple : il nous faut produire et consommer moins, ce qui est une bonne nouvelle pour notre planète comme notre humanité. La surconsommation ne nous a pas collectivement conduits au bonheur. Au contraire ! L'étude "La Fracture", publiée en 2021¹, compilation des enquêtes menées depuis plus de soixante-dix ans, montre que le niveau de bonheur des jeunes interrogés a perdu 27 points en vingt ans. « *On est passé d'une société de consommation à une société de consolation* », explique le philosophe Patrick Viveret².

« Foule sentimentale / On a soif d'idéal / Attirée par les étoiles, les voiles / Que des choses pas commerciales. »

Agir c'est donc entrer dans l'ère des choses pas commerciales d'Alain Souchon : du temps pour soi et pour les autres, des liens, de la solidarité, du fait maison, du creux, du vide, tout ce qui fait du bien et qui ne coûte rien. Ça s'appelle la sobriété heureuse, un concept cher à Pierre Rabhi² qui, pourvu que l'on ait les ressources essentielles pour vivre dignement, nous libère et nous mène tout droit à la félicité. « *La vraie puissance est dans la capacité d'une communauté humaine à se contenter de peu, mais à produire de la joie.* »

Agir pour un futur plus solidaire

Habitats partagés entre générations, supermarchés coopératifs, villes locavores, assemblées citoyennes, ou encore crèches dans les Ehpad, festivals engagés... Nombreuses sont les initiatives visant à nous rassembler. À créer de la joie – justement – en s'appuyant sur le lien au quotidien. « *Personne ne peut nous empêcher d'imaginer un autre avenir, un avenir qui s'éloigne du désastreux cataclysme des conflits violents, des divisions haineuses, de la pauvreté et de la souffrance*, rappelle l'activiste Rob Hopkins à l'origine du mouvement des villes en transition. *Imaginons dès aujourd'hui les mondes que nous voudrions habiter, la longue vie que nous voulons partager et les nombreux futurs qui sont entre nos mains.* » Agir, ce pourrait être se prescrire collectivement cinq rêves et désirs par jour et ajouter à l'ordonnance des séances d'entraînement et de pratique. « *Avec le rêve, les imaginaires, tout est possible*, explique Valérie Zoydo, autrice-réalisatrice à l'origine de l'assemblée citoyenne des imaginaires. *On peut se déconnecter des contraintes du réel, invoquer l'infini champ des possibles et envisager des choses qu'on n'aurait même pas envisagées.* »

Agissons pour retrouver notre capacité à rêver

S'il y a mille façons de stimuler les parties de notre cerveau qui penchent du côté de la rêverie, de l'imagination et de la créativité, les artistes sont sans doute les mieux placés pour le tonifier. Aujourd'hui plus encore qu'hier, musique, théâtre, danse, poésie, littérature sont aussi utiles que les disciplines académiques pour réenchanter nos desseins. Invitons-les à tous les étages de notre vie.

Préférons des rencontres professionnelles de visu (le partage d'un temps de pause, d'un déjeuner) : autant de moments qui renforcent le lien tout en favorisant compréhension et empathie, et capacités à élaborer ensemble. Quand c'est possible, prenons une pause au vert, voire si vous êtes prêts à sauter le pas, travaillez à la campagne ou en bord de mer : plus détendus en extérieur, nous envisageons nos tâches quotidiennes de manière légèrement décalée, plus créative. Troquons le « Oui, mais »

par le « Oui et » cher à Rob Hopkins³ pour faire advenir de nouvelles idées, réhabilitons le « Et si... » qui peut tout rendre possible. Enfin, cherchons la posture juste qui nous permettra de laisser venir l'inattendu... « *Il est temps de prendre nos rêves au sérieux pour en faire une stratégie* », aime à le rappeler le philosophe Patrick Viveret. Êtes-vous prêts ? ♦♦♦

¹Dabi Frédéric, Chau Stewart, *La fracture*, Éd. Les Arènes, 2021.

²Pierre Rabhi (1938-2021) est un essayiste, philosophe, romancier, agriculteur, conférencier et écologiste français, fondateur du mouvement Colibris et « figure représentative du mouvement politique et scientifique de l'agroécologie en France. »

³Rob Hopkins (1968-) est un enseignant britannique en permaculture, initiateur en 2005 du mouvement international des villes en transition.

MAKENSENSE, redonner le pouvoir d'agir

« *Agissez comme si vous ne pouviez pas échouer* », rappelait quelques semaines avant sa mort Claude Alphandéry. Chez makesense, association créée en 2010, l'action est au cœur de nos dispositifs, la détermination, au centre de nos missions. Une boussole interne guide tous nos programmes à destination des citoyens, des entrepreneurs ou des salariés. Compréhension de la complexité du monde, intelligence collective, capacité d'innovation, respect du vivant, création et imagination font partie des 5 ingrédients du changement culturel que nous souhaitons initier. Objectif ? Redonner à toutes et à tous le pouvoir d'agir pour construire une société durable et inclusive. Déjà 350 000 citoyens, 10 000 salariés et 10 000 entrepreneurs ont rejoint le mouvement. On vous attend !

Bio express d'Hélène Binet

Née la même année que Greenpeace, Hélène a une obsession depuis bientôt trente ans d'expériences professionnelles dans l'environnement : raconter des histoires pour donner envie de passer à l'action. ONG, parcs naturels régionaux, La Ruche qui dit Oui, journaliste freelance ont été ses terrains de jeu avant de rejoindre makesense, il y a quatre ans, pour diriger la communication et l'éditorial. Aujourd'hui, elle assure aussi une partie de la programmation événementielle de la Gaïte lyrique avec les mardis de makesense.

UN PETIT PAS POUR L'HOMME...



... UN GRAND PAS POUR, L'HUMANITÉ ?

Vous n'êtes pas sans le savoir, nous vivons dans un monde relativement anxiogène (hum hum, euphémisme) où le sentiment d'impuissance pointe souvent le bout de son nez. Mais rien n'est pour autant inéluctable, et là où chacun d'entre nous peut faire la différence, c'est tout simplement dans notre façon de vivre. La durabilité n'est pas un objectif en soi, c'est la base même du vivre ensemble. Alors puisque nous sommes tous dans le même bateau, veillons à naviguer dans la même direction, afin d'éviter de sortir les rames !

D

ans une société où l'individualisme est de plus en plus prôné voire célébré, où l'obsolescence programmée mais aussi l'inflation dictent notre consommation, et où l'écoanxiété peut nous faire patauger dans un certain immobilisme, la tentation de l'inertie est forte. Et humaine, après tout. Comment faire face sereinement à tant d'enjeux ? Et puis l'on a également tendance à se dire que l'avenir de la planète ne repose pas sur nos épaules mais sur celles des dirigeants, ce qui n'est pas totalement faux mais pas totalement vrai non plus. Si chacun y met du sien, les choses peuvent changer. Pierre Rabhi l'a exprimé dans son essai *La Part du colibri* : « *Un jour, dit la légende, il y eut un immense incendie de forêt. Tous les animaux terrifiés et atterrés observaient, impuissants, le désastre. Seul le petit colibri s'active, allant chercher quelques gouttes d'eau dans son bec pour les jeter sur le feu. Au bout d'un moment, le tatou, agacé par ses agissements dérisoires, lui dit : "Colibri ! Tu n'es pas fou ? Tu crois que c'est avec ces gouttes d'eau que tu vas éteindre le feu ?" "Je le sais, répond le colibri, mais je fais ma part." Telle est notre responsabilité à l'égard du monde car nous ne sommes pas totalement impuissants si nous le décidons.* »

L'idée est donc que chacun d'entre nous fasse sa part, du mieux qu'il le peut, sans céder aux pressions, aux injonctions et à la culpabilisation qui surgissent de toutes parts : « Ah bon, tu fais pas ça ? (ajouter un regard réprobateur) », « Ah, toi tu fais comme ça ? OK, je vois » (ajouter un léger raclement de la gorge qui laisse deviner un jugement), « Attends, me dis pas que tu fais ça quand même ??? » (ajouter les yeux levés au ciel de votre interlocuteur). Ces réflexions, vous les avez peut-être déjà entendues et vous savez à quel point elles sont agaçantes.

Au contraire, la bienveillance et l'encouragement peuvent être des carburants pour faire votre part du colibri, comme l'écrivait St Exupéry : « *Si tu veux construire un bateau, ne rassemble pas tes hommes et femmes pour leur donner des ordres, pour expliquer chaque détail, pour leur dire où trouver chaque chose... Si tu veux construire un bateau, fais naître dans le cœur de tes hommes et femmes le désir de la mer.* »

Alors pour vous encourager, nous nous sommes improvisés en Saint-Exupéry, certes en moins lyrique mais en plus terre à terre.



Agir et le faire savoir

Vous dînez dehors avec des amis, de la famille, mais voilà, vous peinez à finir votre plat pourtant très appétissant – pas assez faim, trop chaud, ce sont des choses qui arrivent même aux plus gloutons. L'un des convives vous fait remarquer que, quand même, ça ne se fait pas de jeter une telle quantité de nourriture. Stoïque, vous ne lui faites pas remarquer que vous aviez d'autres intentions et vous demandez un doggy bag¹ au serveur. Demain est un autre jour, et un autre appétit, que vous vous ferez fort de régaler chez vous avec ce plat sublime – hop, je réchauffe et c'est prêt.

C'est là qu'il ne faut pas hésiter à prendre la parole, à transmettre – gentiment – les bonnes pratiques que vous mettez en action. Si un milliard de repas sont gaspillés chaque jour dans le monde, selon les Nations unies, nous avons, par exemple avec le doggy bag, des moyens d'action sur notre propre assiette pour rester concernés sans se rendre malade. Il est probable que chacun autour de la table aura une anecdote sur le sujet, voire d'autres bonnes pratiques à partager. Et vous, vous aurez touché juste !

¹ Depuis le 1^{er} juillet 2021, les restaurants ont dans l'obligation de fournir à leurs clients qui en font la demande des contenants réutilisables ou recyclables pour qu'ils puissent emporter le reste de leur repas. Cette mesure fait partie de la loi pour lutter contre le gaspillage alimentaire votée en 2018.

Créer du lien et se surprendre



Accompagner vos grands-parents ou vos vieux voisins sur les gestes de tri... Les aider à noter les jours de sortie des différentes poubelles, à se rendre à la déchetterie plutôt que de tout balancer dans un bac parce qu'on n'y comprend rien. Une telle démarche peut s'avérer très aidante pour les personnes, mais l'essentiel se tisse au-delà du geste lui-même : en accompagnant les personnes âgées dans la démarche de tri, vous vous donnez une possibilité de créer du lien simplement, et d'entendre des témoignages enrichissants – à partir de photos, de souvenirs. Et peut-être aurez-vous l'occasion de récupérer le réveil-matin à oreilles sonores qui vous fait tant envie !

La main dans le sac



C'est bon, nous avons votre attention maintenant ?

Vous voyez les totebags ? Mais si, vous savez, ces sacs en coton que toutes les marques vous ont offerts à tel point que vous en avez désormais une dizaine chez vous... Eh bien, disposez-en deux dans votre sac de travail, de manière automatique et quotidienne. Vous les aurez toujours sous la main si jamais vous avez le besoin ou l'envie improvisée de faire vos courses. Et comme ça, vous n'aurez plus à en acheter un énième qui viendra nourrir la production effrénée de totebags et générer la pollution qui va avec. Et par la même occasion, ça vous évitera de faire grandir votre collection éparpillée aux quatre coins de votre chambre, parfois même, sous, et dans le lit, et qui est source de disputes (quasi) quotidiennes avec votre moitié.

REVISITER NOTRE PENDERIE

C'est l'heure de faire face à votre penderie, et là : consternation ! Si vous souhaitez être honnête avec vous-même, parmi tous ces vêtements, vous n'en portez pas la moitié – pas même le quart... Un phénomène bien partagé quand on sait que 93 % des vêtements vendus ne sont jamais portés² ! Ce constat réalisé, de nombreuses bonnes pratiques peuvent être mises en place. D'abord éviter l'achat compulsif, et lui préférer la réparation de ce jean qu'on aime tant, de cette veste d'intérieur à laquelle il manque un bouton. Si on n'est pas habile avec une aiguille, on peut faire appel à un couturier ou à une couturière dont le professionnalisme sauvera nos vêtements chéris. Moins d'achat de vêtement, c'est une planète qui va mieux – et ce sont aussi des économies dans notre quotidien !

² Source : Ademe



OPINEL, UNE PETITE ENTREPRISE ET UNE GRANDE MARQUE

PAR BENOÎT SUBLET

Directeur de la R&D et RSE d'Opinel.

S'

il y a un objet qui a traversé les âges et qui occupe les plans de travail des cuisines du monde entier, c'est bien le couteau de poche pliant Opinel, créé en 1880 en Savoie. La recette est simple : lame en acier, manche en bois et virole pour un produit efficace et durable qui n'a cessé de gagner en popularité depuis plus de cent quarante années. Incontournable, l'Opinel continue de se développer, d'être décliné, adapté aux besoins actuels. Rencontre avec Benoit Sublet, directeur de la recherche et du développement et de la RSE de la société savoyarde.

Vous avez démarré officiellement votre politique RSE il y a deux ans. Mais, en fait, la durabilité fait partie de votre identité...

Benoit Sublet : Nous sommes une entreprise familiale, composée de montagnards dans l'âme... La durabilité est au cœur de notre activité depuis toujours. Un exemple ? Notre chaudière centrale fonctionne grâce aux déchets issus de l'usinage des manches en bois de nos couteaux. Elle a été installée en 1973 ! Nous faisons du durable et de la RSE bien avant que les termes ne soient popularisés. Cela se ressent également dans nos innovations puisque tous nos produits se doivent avant tout d'être simples, efficaces et durables.



Route de l'Opinel, rond-point © alban-pernet

Comment diffuser une culture RSE dans une entreprise qui a une si longue tradition ?

B. S. : Nous avons de la chance puisque l'idée même de RSE était déjà ancrée dans l'entreprise. La consommation de ressources de proximité, faire travailler un maximum de fournisseurs dans un périmètre très réduit... Finalement, le bon sens fonctionne. À la montagne, il y avait une conscience de la rareté de certaines ressources. Et ça a traversé le temps : pas de gaspillage. Désormais, nous avons également une feuille de route qui nous apporte des objectifs chiffrés afin de rendre tout ceci tangible.

Les parties prenantes ont-elles leur mot à dire ?

B. S. : Absolument ! Nous partageons deux fois par an avec tous nos 150 collaborateurs nos projets, y compris notre politique RSE. Nous avons également élaboré des questionnaires pour nos clients,

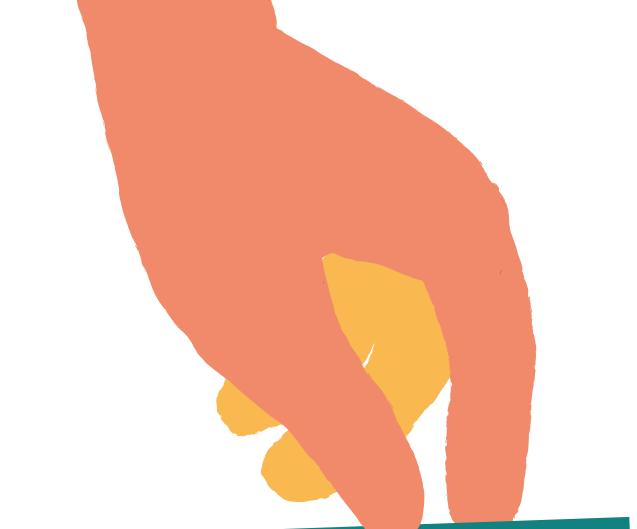
fournisseurs et partenaires. Enfin, même si ce n'est pas encore une obligation pour notre PME, nous sommes en train de réaliser un bilan carbone pour aiguiller nos prochaines activités. Opinel est une petite entreprise avec une grande marque et on nous challenge beaucoup à ce sujet.



NOS EFFORTS INDIVIDUELS PÈSENT-ILS DANS LA BALANCE ?

« Fermer le robinet pendant que je me brosse les dents, est-ce bien nécessaire ? » « Le coup de main à cette association, est-ce que ça aide vraiment les personnes dans la détresse ? » Face aux enjeux environnementaux et sociaux, nous nous sentons souvent impuissants. Nos actions ont des airs de gouttes d'eau dans l'océan. Alors que faire ? Tout arrêter et se replier égoïstement sur ses propres intérêts ? Une autre voie est possible et consiste à considérer non pas l'étendue de ce qui reste à faire – et qui n'est pas de notre ressort individuel – mais plutôt l'impact réel de nos actions particulièrement dans notre vie personnelle : quel bien cela me fait-il d'agir, de m'impliquer, de me mettre en lien avec des tiers pour des valeurs qui me semblent essentielles ?

Car oui, l'engagement peut être source de solidarité et de joie. **Témoignages.**



CONNASSEZ-VOUS LA RÈGLE DES 5 R ?

Refuser

les produits à usage unique

Réduire

la consommation de biens

Réparer

ce qui peut l'être

Recycler

ce qui ne peut être réutilisé

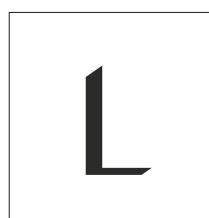
Rendre à la terre,

composter quand c'est possible



LA RECYCLERIE SPORTIVE

Lead de la seconde main et du réemploi de matériel de sport en France, la Recyclerie Sportive a pour ambition de favoriser l'accès au sport à toutes et à tous et de rompre avec le modèle de l'économie linéaire. Suivant la règle des 5R, l'association française souhaite, au travers du sport et de sa grande popularité, démocratiser les bonnes pratiques pour l'environnement. Au-delà des collectes, réparations et redistribution solidaire, la Recyclerie Sportive s'engage également en proposant des ateliers Sport Zéro Déchet où on apprend à réparer ses équipements mais aussi à créer des objets à partir des matériaux non réparables.



a Matmut a lancé et anime, depuis mai 2023, le partenariat avec la Recyclerie Sportive (lire ci-contre). L'idée est d'encourager l'engagement dans le sport (un levier d'inclusion très puissant !). Si on veut initier chacun

à cette pratique encore faut-il la rendre possible ! Voilà pourquoi on a décidé en amont de réfléchir à ce qu'on pourrait faire pour limiter les obstacles financiers concernant les équipements sportifs. Autre point important dans la réflexion qui nous a amené à ce partenariat : encourager l'économie circulaire au quotidien et les pratiques sportives ecofriendly¹.

Dans un premier temps, en 2023, les fans du LOU Rugby Lyon et les collaborateurs Matmut ont été invités à donner les équipements sportifs dont ils n'avaient plus l'usage. Au total, ce sont 86 kilos d'équipement (textiles, trottinettes, ballons, raquettes, etc.) qui ont été récoltés à cette occasion !

Depuis, nous faisons régulièrement des opérations ponctuelles avec des animations spéciales pour inviter au don d'équipement – comme par exemple au club de foot QRM, à Rouen, en septembre 2023. Pour la Grande collecte du sport du 20 mars au 31 mai, des bacs de collecte étaient accessibles sur 16 de nos sites. Finalement, chacun de nos événements est l'occasion de mener des opérations de sensibilisation sur l'impact favorable de la seconde main dans le sport.

Récolter et recycler les équipements sportifs qui ne servent plus est l'occasion pour chaque donneur potentiel de s'impliquer dans le bien commun. Les équipements récupérés sont mis en vente à des prix abordables. Des clubs vont en bénéficier – par exemple des paires de chaussures de foot pour des jeunes joueurs ou joueuses qui ont peu de moyens.

Autre valeur inhérente à cette opération : l'économie circulaire et régénérative – qui est également un engagement fort du Groupe, et l'un des piliers de la stratégie RSE. Ce partenariat avec la Recyclerie Sportive est un engagement à la fois sociétal et environnemental qui s'inscrit dans la continuité des valeurs de la Matmut, notamment du programme le Sport TRÈS Collectif. Populaire et porteur de nos engagements pour l'inclusion par le sport et les enjeux environnementaux, il rencontre un vif succès.

Propos recueillis auprès de
**Yann de la Fouchardière, responsable
activation de la marque Groupe Matmut.**

¹ Respectueux de la nature

3 QUESTIONS À VINCENT COTONAT

Responsable animation et support des réseaux commerciaux du Groupe Matmut

Vous êtes ambassadeur RSE de la Matmut. Qu'est-ce que cela signifie ?

Vincent Cotonat : Il faut d'abord dire que c'est une chance. En tant qu'ambassadeur, je fais le lien sur des questions RSE entre ma direction et les collaborateurs – dans un sens et dans l'autre – et je porte les valeurs de la Matmut. Je suis des formations variées, je développe ma culture personnelle. J'ai, par exemple, visité une centrale nucléaire. Grâce à ce genre de formation immersive, on est ensuite en mesure de mieux comprendre des sujets qui touchent directement le quotidien des collaboratrices et collaborateurs, et les sujets de l'organisation. Et de redescendre les infos, le cas échéant. On va aussi faire remonter à notre direction des questions ou des idées émanant du terrain destinées à faire évoluer nos process et à contribuer à la RSE. Et on va faire en sorte de relayer les événements liés aux engagements de l'entreprise et d'amener le plus de monde possible à se déplacer.

Notre raison d'être s'illustre en actions. Quelle est celle qui vous a le plus touché ?

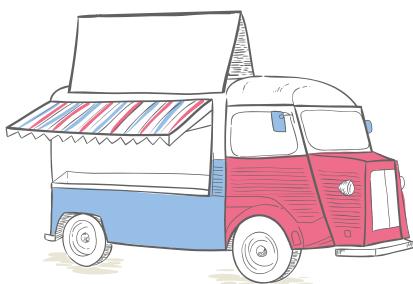
V.C. : Incontestablement, le service du restaurant solidaire le Refettorio Paris. Situé dans la crypte de l'église de la Madeleine – un endroit magique ! – cet endroit accueille des personnes dans une extrême précarité (sans domicile fixe, migrants, etc.) avec le concours d'associations. Chaque soir, un grand chef assure l'orchestration en cuisine. J'ai eu la chance de réaliser un service du soir. J'en garde un souvenir très fort. La restauration n'est pas mon métier, ça a été physiquement difficile. Mais ce que j'ai retenu et apprécié, c'est ce moment d'égal à égal que nous avons partagé. Ces gens dans la détresse, je pourrais être à leur place et eux à la mienne. Avec l'équipe de service (composée de collaborateurs de diverses organisations), nous faisions en sorte de leur offrir de la considération et de la chaleur. D'ailleurs, si certains étaient charmants, d'autres étaient pénibles – comme dans n'importe

quel restaurant, j'imagine ! J'ai eu le sentiment de vivre un moment de très grande humanité et de partage. Et d'agir très concrètement en faveur d'une société plus solidaire comme le préconise notre Raison d'être.

Quelles autres actions RSE vous ont particulièrement interpellé ?

V.C. : Le 18 avril, nous avons animé une Fresque du climat² auprès de 400 collaborateurs. Avec les autres ambassadeurs, nous avions été formés en amont à cet outil pédagogique qui provoque des prises de conscience sur les questions environnementales. Sur la thématique de l'environnement, nous organisons aussi les cleanwalks – ces balades qui ont la double vertu de nous faire bouger et de nous impliquer dans le soin de notre environnement grâce au ramassage des déchets. Cette année, ce sont dix villes qui accueilleront une cleanwalk, soit une dans chaque région Matmut. En ressentant l'engagement de mes collègues, j'ai le sentiment que nous pouvons changer les choses. C'est très satisfaisant !

² Une Fresque du climat est une formation de trois heures sur le changement climatique. Elle réunit généralement une dizaine de personnes, de tous niveaux et aux profils variés, dans un atelier d'intelligence collective.



Depuis 5 ans,
TOQUES EN TRUCK c'est...

94 hôpitaux bénéficiaires

6 000 repas servis

640 heures festives partagées

15 000 km parcourus

Plus de 100 grands chefs
parrains et marraines

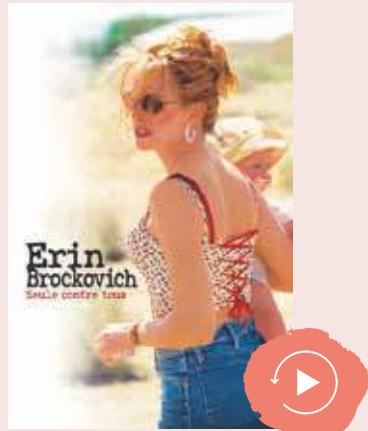
UN FOOD TRUCK PAS COMME LES AUTRES

Parce que l'appétit, c'est la vie... S'accorder un moment de partage et de légèreté, c'est l'idée du camion itinérant Toques en truck, proposé par l'association Tout le monde contre le cancer, soutenu par le Groupe Matmut et une participation de collaborateurs bénévoles.

À proximité immédiate des hôpitaux, ce food truck déploie ses tables à parasol, ses guirlandes colorées et son ambiance festive pour accueillir les jeunes patients. Grâce à ce dispositif, les enfants dévorent leur met favori, des hamburgers élaborés et cuisinés pour l'occasion par l'un des chefs

bénévoles, engagés et renommés – parmi lesquels Yann Couvreur, Alain Passard, Yves Camdeborde. Les soignants sont aussi invités à déguster de savoureux brunchs spécialement concoctés pour eux ! Mais c'est surtout un moment privilégié que propose Toques en truck, en offrant aux familles un temps en dehors de la chambre d'hôpital. Pour la plupart, les repas pris ensemble se résument jour après jour à des plateaux-repas. Toques en truck est l'occasion de se retrouver, de s'amuser, de se créer des souvenirs à raconter aux copains – de laisser de côté un instant la maladie.

À PILOTER



Des films à voir ou à revoir

Erin Brockovich, seule contre tous (2000)

En peu de mots, on pourrait évoquer une sorte de David contre Goliath à l'aube du nouveau millénaire, avec Julia Roberts en héroïne (elle remportera un Oscar pour sa prestation), une réalisation menée par Steven Soderbergh pour un résultat qui a marqué l'histoire : voilà ce qu'est *Erin Brockovich* (le film). *Erin Brockovich* (la vraie) s'est battue en 1993 contre une société de distribution d'énergie coupable d'intoxiquer l'eau potable de la petite communauté d'Hinkley, en Californie, un combat soldé par une amende faramineuse pour la société PG&E et un changement de vie pour Erin.

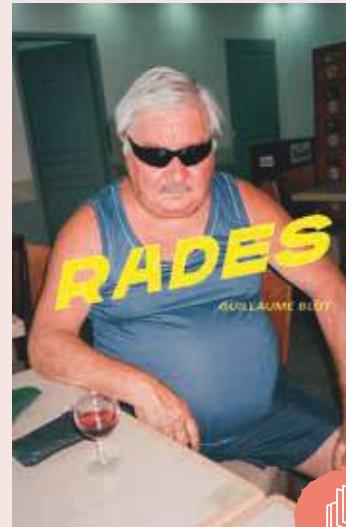
—
Éditeur : Sony Picture - 126 minutes

Le mal n'existe pas (sortie avril 2024)



On a été saisis par la beauté des images du dernier film du cinéaste japonais Ryûsuke Hamaguchi (Oscar du meilleur film étranger pour *Drive My Car*) sorti en avril au cinéma. Le pitch : Takumi et sa fille Hana vivent dans une maison au cœur de la forêt, à 200 kilomètres de Tokyo. Takumi enseigne le nom des arbres à sa fille, il lui apprend à reconnaître la trace des animaux dans la forêt, il s'approvisionne en eau avec le ruisseau du coin, comme tous les villageois. Leur équilibre est bousculé le jour où deux représentants d'une agence de communication, totalement hors-sol, viennent présenter un projet de « glamping » (contraction de glamour et de camping). Un projet susceptible de polluer la nappe phréatique et de nuire au quotidien des locaux... On est ressortis de la séance avec quelques questions à ruminer, comme vous en finissant ce numéro d'Octave ?

—
Film de Ryûsuke Hamaguchi - 1 h 46 min · 10 avril 2024 (France)



À feuilleter

Rades, un tour de France des bistrots en photos (2023)

de Guillaume Blot

Un rade, en argot, c'est un bar, un bistrot. Un lieu chaleureux que nous avons pris soin d'honorer en page 29 de ce numéro. Une espèce en voie de disparition si l'on en croit le nombre de licences IV qui dégringole depuis les années 1960. Mais Guillaume Blot (photographe de son état) s'est amusé à montrer le rideau à moitié levé de ces établissements bien vivants et toujours ouverts. Ceux qui résistent.

Rades, c'est aussi une couverture qu'on oublie pas, plus de 220 immersions réalisées durant quatre années dans tout l'Hexagone, un livre de photos qui dresse avec tendresse un panorama de portraits des patrons et de leurs habitués bien ancrés. Des scènes de vie inscrites au patrimoine immatériel culturel français.

—
Gallimard (Collection Hoëbeke) - 168 pages



Un podcast à écouter

Rions ensemble avec Swann Périssé

« Y a plus de saisons » coproduit par Binge Audio

Prenez une humoriste de stand-up, un public conquis, des expert·e·s de l'écologie, mélangez le tout et vous obtiendrez un show hilarant où l'on aborde toutes les questions liées à notre futur en rigolant franchement. Innover sur la forme, faire réfléchir sur le fond, c'est un pari osé et définitivement relevé dans « Y a plus de saisons » où l'ingénieur Jean-Marc Jancovici, l'économiste Timothée Parrique ou encore l'essayiste Fatima Ouassak et la journaliste et militante écologique Claire Nouvian se sont assis pour une heure en face de Swann Périssé pour qui « ... changer le monde ne se fera pas sans l'humour au sens large, c'est-à-dire sans une attention donnée à la communication ».

—
<https://www.binge.audio/podcast/ya-plus-de-saisons>

matmut 